

L'embargo Mishima : Une traduction relayée et ses paradoxes

Mathieu Rolland

Mémoire
présenté
au
Département d'Études françaises

comme exigence partielle au grade de
maîtrise ès Arts (Traductologie)
Université Concordia
Montréal, Québec, Canada

Février 2016

© Mathieu Rolland, 2016

UNIVERSITÉ CONCORDIA
École des études supérieures

Nous certifions par les présentes que le mémoire rédigé

Par Mathieu Rolland
Intitulé L'embargo Mishima : Une traduction relayée et ses paradoxes

et déposé à titre d'exigence partielle en vue de l'obtention du grade de

Maîtrise ès Arts (Traductologie)

est conforme aux règlements de l'Université et satisfait aux normes établies pour ce qui est de l'originalité et de la qualité.

Signé par les membres du Comité de soutenance

Philippe Caignon _____ Président

Walcir Cardoso _____ Examineur externe

Sherry Simon _____ Examinatrice interne

Pier-Pascale Boulanger _____ Directrice

Approuvé par : _____

Directeur du département ou du programme d'études supérieures

_____ 2016

_____ Doyen de la Faculté

RÉSUMÉ

L’embargo Mishima : Une traduction relayée et ses paradoxes

Mathieu Rolland

Université Concordia, 2016

Le présent mémoire porte autour de la requête testamentaire de l’auteur japonais Yukio Mishima, qui a exigé que son œuvre maîtresse, *La mer de la fertilité*, soit uniquement traduite à partir de la traduction anglaise, l’obligeant par le fait même à passer par le processus de la traduction dite « relais ».

Ce cas d’immixtion de l’auteur sur la traduction de son œuvre est l’occasion d’amorcer une réflexion sur la pratique de la traduction-relais dont le bagage théorique demeure relativement mince. Ainsi, par la mise en place d’une terminologie de cette pratique, d’une description ainsi que d’une analyse d’autres exemples de traduction-relais ou indirecte dans l’histoire, ce mémoire cherche à présenter ce phénomène sous un angle nouveau, détaché de certains tabous et préjugés qui lui sont généralement rattachés. C’est en grande partie en se basant sur l’exemple de « l’embargo Mishima » que ce mémoire permet, de par les différents exemples de traductions indirectes auxquels il fait référence, de mettre en perspective cette pratique.

Remerciements

Je tiens ici à remercier l'ensemble des professeurs que j'ai eu la chance de côtoyer tout au long de mon parcours universitaire. Je remercie plus personnellement ma directrice de maîtrise, Pier-Pascale Boulanger, pour son soutien indéfectible et son encadrement aussi rassurant qu'indispensable.

Table des matières

Avant-propos	1
Le double testament	
La mort spectacle	2
L’embargo, une traduction-relais imposée	6
Le nœud terminologique	
Le flou	9
La multiplication des termes	10
Propositions terminologiques	12
Espace de la traduction indirecte	
Une présence répandue	16
La Bible, une traduction et ses pivots	17
La traduction indirecte aujourd’hui	20
La traduction (indirecte) pragmatique	21
La traduction (indirecte) littéraire	24
Préjugés et tabous	
Un point de vue généralisé	34
Confronter le préjugé	39
La question de l’interprétation en traduction indirecte	46
Les belles infidèles soumises au relais, la domination d’une culture	50
L’embargo Mishima, une traduction et ses paradoxes	
Un contexte historique	56
Le paradoxe du Japon et des États-Unis	60
Le paradoxe d’un auteur	61
Le paradoxe d’une œuvre	64
Le paradoxe de la traduction relayée	67
L’impossible post-mortem	71
Bibliographie	73
Annexe	79

Avant-propos

Au cours de cette recherche, j'ai constaté que la graphie des noms japonais, en français, n'était généralement pas uniforme. J'ai observé, parfois sous une même maison d'édition, qu'un nom pouvait emprunter différentes formes. « Kobo Abe », par exemple, peut être écrit, « Abe kobo », selon l'ordre japonais, ou encore, avec différents accents, soit « Kôbô Abe » ou « Kōbō Abe ». Ainsi, face à l'absence de consensus quant à la graphie à adopter pour les noms d'auteurs japonais, j'ai donc décidé, pour les besoins de ce mémoire, d'éliminer toute forme d'accentuation et de conserver l'ordre « occidental » de présentation des noms, qui place le prénom avant le nom de famille.

Le double testament

La mort spectacle

Le 25 novembre 1970, Yukio Mishima, âgé de 45 ans, se donne la mort de manière spectaculaire dans ce que certains considèrent comme l'accomplissement d'un mal profond, une folie sournoise, qui consommait l'homme depuis son enfance. Pendant les cinq années qui ont précédé cette date, l'auteur s'est affairé à la rédaction de son œuvre maîtresse, *La mer de la fertilité*, celle qui marquerait du même coup la fin de sa vie et de sa carrière littéraire.

À la publication de son premier roman en 1947, *Confessions d'un masque*, Mishima connaît automatiquement le succès et la controverse en raison de l'homosexualité du personnage principal qui y est décrite de façon explicite. Alors qu'il n'avait que 22 ans, le jeune auteur est devenu une véritable superstar de la littérature, et était souvent appelé à voyager dans le monde, fait rare pour un Japonais de son époque. Il est devenu une personnalité publique, moult fois photographiée, interviewée en Europe comme en Amérique du Nord. Au début des années 50, alors qu'il n'est encore qu'au tout début de sa carrière, il est, avec Yasunari Kawabata et Jun'ichiro Tanizaki, parmi l'un des trois auteurs japonais les plus traduits en anglais (Fowler, 1992 p. 8).

Cependant, les cinq dernières années de sa vie, passées dans la réclusion à l'écriture de son « œuvre testamentaire », cachaient un dessein funeste. En effet, près d'une décennie avant sa mort, Mishima avait entrepris un entraînement rigoureux, motivé par son obsession pour la figure du guerrier. Le code samouraï, ainsi que le suicide rituel, le *Seppuku*, dont il est souvent question dans la littérature de l'auteur, devient pour ce dernier une véritable fascination. En plus de sa discipline personnelle, il avait également formé une

petite armée commando dont les soldats étaient principalement des étudiants associés à un journal obscur de l'extrême droite. La création de cette milice, qui portait le nom de « Société du bouclier », n'avait cependant pas inquiété les autorités, malgré la nature incongrue de la chose. Cette entreprise s'inscrivait dans une série de gestes de provocations de la part de l'auteur et n'étonnait pas outre mesure étant donné les nombreuses prises de position publiques de ce dernier en faveur d'un retour vers des valeurs traditionnelles. Personne ne s'en était donc soucié. Mishima avait même obtenu l'autorisation d'entraîner ses soldats au sein du quartier d'autodéfense, qui habituellement n'accueillait pas les milices. Cependant, toute cette préparation n'avait rien d'une simple extravagance, il s'agissait d'une étape supplémentaire dans l'accomplissement d'une quête idéologique, poursuivie durant des années et dont on retrouve les fondements profondément inscrits dans l'œuvre de l'auteur.

La veille de sa mort, Mishima choisit quatre soldats parmi sa milice pour l'aider à accomplir son but, dont le jeune Morita qui se suicidera à ses côtés. Les cinq hommes font un pacte de loyauté, jurant ainsi de se donner la mort tous ensemble, selon l'acte rituel réservé aux samouraïs, le *Seppuku*. Ce pacte est scellé par le mélange de leur sang dans une coupe, qu'ils boivent ensemble, jusqu'à la dernière goutte. L'auteur demande par la suite à ses hommes d'écrire leurs poèmes d'adieu, « death poem » en anglais, en prévision du lendemain.

Au matin, ils se rendent en voiture au quartier général d'autodéfense, tous habillés d'un uniforme de guerre que Mishima a fait faire spécialement pour l'occasion. À la vue de ces hommes armés et vêtus de manière si formelle, les gardes en place sont surpris. Cependant, Mishima et ses hommes étant autorisés sur le site, personne ne semble trouver

la situation particulièrement hors norme. En fait, il était parfaitement impossible d'imaginer ce qui allait suivre.

En cette date fatidique du 15 novembre 1970, Mishima et son armée se rendaient au quartier général d'autodéfense dans le but d'accomplir un coup d'État, prendre en otage un ou plusieurs hommes et demander aux soldats de l'armée en place de prendre les armes, et de restaurer le pouvoir à l'empereur.

Les cinq hommes entrent dans l'immeuble et blessent plusieurs gardes à l'aide de leurs épées Katana. Ils se barricadent dans la chambre 201 avec le général d'armée Mashita qui est tenu en otage, ligoté à une chaise au milieu de la pièce. Des soldats tentent de forcer la porte, mais les membres de la Société du bouclier menacent d'exécuter le général si quoi que ce soit est tenté de leur part.

Mishima sort alors sur le balcon. Quelques mètres au-dessous de lui se trouve une centaine de soldats. L'auteur commence son discours visant à rallier les troupes à sa cause. On le voit sur une photo, le visage déformé par les cris, le bras bien haut et droit dans les airs. Il s'agit d'une image assez laide, faisant tristement écho aux discours des dirigeants fascistes de la Seconde Guerre mondiale. C'est également la dernière image qui existe de Mishima vivant. Avant même que le discours ne soit terminé, les soldats commencent à le huer, certains demandent à ce qu'il soit abattu, d'autres scandent qu'il est un héros de pacotille, un lâche. Les cris et les hurlements de la foule sont désormais si forts que Mishima ne peut même plus s'entendre parler. Il retourne à l'intérieur, le regard rivé sur le sol et murmure : « je ne crois pas qu'ils m'ont bien entendu » (Ross, 2006, p. 7).

L'auteur s'installe alors pour l'exécution de son *Seppuku*. À genoux, il dénude le haut de son corps et s'ouvre le ventre à l'aide d'une lame courte. Il attend ensuite qu'un camarade, choisi préalablement, lui tranche la tête avec une épée samouraï. Ce camarade,

c'est Morita. Son premier coup rate et atteint Mishima à l'épaule, son deuxième également, puis le troisième ne réussit qu'à traverser à moitié, et son épée demeure prisonnière du corps en souffrance de l'auteur. C'est alors qu'un autre membre de la milice demande à Morita de se retirer et tranche lui-même, d'un coup net, la tête de Mishima. Par la suite, Morita, essuyant encore les larmes de son échec, procède au même rituel. Celui qui vient tout juste de décapiter son maître décapite le jeune garçon à son tour. Les trois autres membres de la Société du bouclier, bien qu'ils aient juré de se sacrifier en cette journée, ne se font pas *Seppuku*. Ils détachent le général et se rendent.

C'est ainsi qu'est mort Yukio Mishima, par un acte manqué, sordide et violent. Cette mort spectaculaire a profondément marqué l'imaginaire collectif, en plus de confronter le Japon à de vieilles blessures liées à l'échec de la Seconde Guerre. L'événement a eu une résonance partout dans le monde et a eu pour effet d'augmenter les ventes de Mishima en traduction. Depuis, un nombre considérable d'essais, de biographies, de films de fiction comme documentaires, a traité de cette journée où Yukio Mishima a mis fin à ses jours dans des circonstances qui troublent et étonnent. La description que j'en ai faite jusqu'ici ne fait qu'assembler les faits les plus souvent corroborés dans différents ouvrages pertinents sur le sujet.

Encore aujourd'hui, ce qui a été nommé « l'incident Mishima » (Baatsch, 2006, p. 190) demeure inexplicable et empreint d'une triste amertume. L'ami de l'auteur, le premier ministre de l'époque, Eisaku Satô, au lendemain des événements, alors qu'il était questionné par une armée de journalistes, a affirmé que Mishima était fou (Ross, 2006, p. 240), éliminant ainsi l'hypothèse d'un geste politique. Cet accident, car malgré le nom qui lui a été conféré, il convient certainement mieux de parler d'un accident, a en vérité fait couler tant d'encre depuis les 40 dernières années qu'il en est malheureusement venu à

occulter en grande partie l'œuvre de l'auteur. Une œuvre, parfois jugée inégale, mais dense et prolifique. Au cours de sa courte carrière (moins de 25 ans), Mishima a publié une quarantaine de romans en plus d'essais, de pièces de théâtre et de recueils de nouvelles, totalisant près d'une centaine de publications.

L'embargo, une traduction-relais imposée

Parallèlement à cette mort spectacle se cachent deux testaments dont il a été assez peu question en comparaison avec les événements entourant le suicide de Mishima. Un premier littéraire, *La mer de la fertilité*, qui se décline en quatre tomes, puis un deuxième, cette fois-ci légal, demandant à ce que ce testament littéraire ne soit traduit qu'à partir de sa traduction anglaise américaine, *The Sea of Fertility*. Demande étonnante considérant que l'auteur a consacré sa vie et son œuvre à critiquer l'occidentalisation du Japon qui a suivi l'occupation américaine après la Seconde Guerre mondiale¹. On ne trouve pour justification à cette requête testamentaire qu'une simple affirmation un peu vague de l'auteur expliquant que la traduction anglaise « rendait parfaitement sa pensée et son style » (Kenec'hdu, 1980, p. 7). Par contre, il s'agit là d'une explication peu convaincante étant donné que Mishima n'aura eu accès qu'à la traduction des deux premiers tomes de sa tétralogie faite par Michael Gallagher, le tome trois étant traduit par le tandem formé de E. Dale Saunders et de Cecilia Segawa Seigle et le quatrième tome par Edward G. Seidensticker. Enfin, et c'est certainement l'argument le plus valable, quelle œuvre est la mieux indiquée pour rendre la « pensée » et le « style » de l'original que l'original même?

¹ L'occupation américaine a duré de 1945 à 1952 et est pour le Japon une décennie assombrie par l'assujettissement aux politiques américaines, le manque de ravitaillement entraînant la famine et des morts, ainsi que de nombreux délits graves perpétrés par les soldats occupant le territoire.

Personne ne connaîtra les véritables raisons de cet embargo imposé par l'auteur, pas plus que celles de sa mort. Plusieurs se seront essayés, en vain, à y trouver un sens politique, philosophique ou autre : « the Mishima incident that took place on Nov. 25, 1970, would be constantly reinterpreted according to the viewpoint of the person struggling to make sense of it » (Flanagan, 2015). L'intérêt de ce cas unique du monde littéraire repose, à mon sens, non pas dans la mort de l'auteur, mais dans son legs, *La mer de la fertilité*, ainsi que la demande testamentaire qui lui est rattachée, car elle met en lumière une pratique en traduction qui est obscure aux yeux du grand public, c'est-à-dire, la traduction-relais.

Ces immixtions de l'auteur dans la traduction de son œuvre demeurent un phénomène relativement rare, et dont on parle assez peu, du moins, dans les médias et les critiques, ce qui explique en partie qu'à l'exception des traducteurs et des traductologues, très peu de gens sont au fait de l'existence de la traduction-relais. Ce sont des phénomènes et des considérations prenant place dans les « coulisses » de la traduction.

La pratique de la traduction-relais est un objet d'étude encore relativement peu traité en traductologie, du moins, sans qu'il ne soit rattaché à une autre sphère de la recherche, et ce, malgré qu'il s'agit d'un phénomène incontournable.

Apart from Toury and contributions by the Göttingen group there are a number of articles in journals and books with a more or less explicit focus on ITr [traduction-relais], e.g. Edström (1991), Dollerup (2000), Gambier (2003), Xu (2003), Honeyman (2005). An exhaustive list would have more items, to be sure, but not that many more. On the other hand, studies where ITr is mentioned en passant are sure to be numerous since it is almost impossible to examine literary exchange, especially historically, without coming across this phenomenon. (Ringmar, 2007, p. 4)

Ce mémoire a donc comme visée première de traiter de la question de la traduction-relais comme un objet d'étude à part entière, d'établir certains concepts théoriques de base autour de celle-ci, notamment sa terminologie, et faire un survol de sa présence tant en traduction littéraire que pragmatique.

Différents exemples de traduction-relais y seront mentionnés dans le but de mettre en perspective certaines idées reçues qui entourent cette pratique. Le cas de Mishima et, plus particulièrement, sa traduction-relais, représente, de par le contexte historique et social dans laquelle elle a été créée, un exemple permettant de voir sous un angle nouveau cette pratique, détachée des tabous et préjugés qui l'entourent. Ce double testament porte en lui une contradiction, un paradoxe, présent dans la vie, dans l'œuvre et dans la mort de l'auteur, contradictions que porte la traduction-relais à bien des égards. En somme, la question que cherche à poser ce mémoire est celle-ci : et si la traduction-relais de *La mer de la fertilité* de Mishima ne représentait pas un réel risque d'altération du texte, mais qu'elle était en réalité bénéfique, de sorte que son recours permettrait à l'œuvre de voyager dans le monde selon un mode qui s'accorde parfaitement avec la visée idéologique de celle-ci?

Le nœud terminologique

Le flou

Jusqu'ici, le terme utilisé pour décrire le phénomène dont il est question dans le présent mémoire a été « traduction-relais ». Bien qu'il ne soit pas entièrement erroné, ce terme, ainsi que l'ensemble de la terminologie de la pratique, nécessite certaines précisions. Plusieurs chercheurs se sont intéressés à la traduction-relais, chacun y allant de sa propre proposition terminologique. En conséquence, un ensemble de termes sont désormais utilisés pour décrire cette pratique.

La traduction-relais est une pratique qui se décline sous plusieurs formes, selon les contextes de production et les époques, et face à l'absence d'un consensus quant à la façon de nommer chacune de ses déclinaisons, une confusion peut rapidement s'installer.

Ce chapitre propose un compte-rendu de mes recherches qui servira à consolider une terminologie de la traduction-relais, en français, en plus d'offrir quelques propositions. Les choix qui y sont présentés sont principalement inspirés des propositions terminologiques d'autres chercheurs ayant travaillé sur le sujet pour ainsi permettre à cette terminologie qui cherche encore à se définir, de se renforcer autour d'une base déjà en partie établie.

Les choix de cette nomenclature ont été grandement fondés selon les critères de validité des néologismes établis par Robert Dubuc (1992). Parmi les critères de cette liste, ceux ayant eux le plus d'importance ont été la « motivation », soit la capacité du terme d'évoquer le sens qu'il vise à traduire, l'« adéquation », soit le caractère monosémique du terme afin d'éviter toute ambiguïté sémantique, et enfin, « la possibilité de dérivation » qui permet, par exemple, de faire passer un terme d'une forme nominale à une forme adverbiale

(1992, p. 101). Ces choix ont également été faits de manière à conserver une cohérence dans l'ensemble de la nomenclature, autant dans le choix de l'hyperonyme et de l'ensemble de ses hyponymes (Gaudin, 1995, p. 15).

La multiplication des termes

Plusieurs termes et expressions sont utilisés pour décrire la traduction-relais ou une de ses pratiques connexes : « second-hand translations, second-generation translations, intermediate translations, or intermediary translations » (Washbourne, 2013, p. 608) et « traduction passerelle », qui fait ici office de traduction française pour « bridge translation » (ACE-Traductores, *n.d.*, cité et traduit par Washbourne, 2013, p. 610), en sont de bons exemples. Il est possible d'ajouter à cette liste les termes « retraduction secondaire » (Bellos, 2005, p. 185) ainsi que « retraduction ».

De tous les termes mentionnés, « retraduction » demeure le plus couramment utilisé, mais aussi celui qu'il faut le plus rapidement proscrire, bien que les dictionnaires généraux y aient recours pour décrire le phénomène. Il est question dans le *Grand Robert* d'une « retraduction » entendue au sens d'une traduction-relais uniquement dans un contexte spécifique et ne constitue pas l'acception première du terme. Cependant, l'édition de 1985 du dictionnaire privilégiait ce terme pour référer à la traduction-relais (Gambier, 1994, p. 414).

Plusieurs raisons expliquent que le terme « retraduction » ne peut être utilisé pour décrire cette pratique. D'abord et avant tout parce qu'il est bien trop vague. Il faut comprendre que deux acceptions cohabitent au sein de ce même terme. La première, et également celle pour laquelle « retraduction » est le plus couramment utilisé □ la théorie

qui y est rattachée représente d'ailleurs à elle seule un objet de recherche majeur en traductologie □ est celle renvoyant à l'idée d'une traduction d'un texte ayant déjà fait l'objet d'une traduction par le passé. Par exemple, on parle d'une retraduction lorsque l'on traduit de nouveau un texte classique comme l'œuvre de Shakespeare. Enfin, la deuxième est celle selon laquelle une traduction est faite à partir d'un texte étant lui-même une traduction.

Au-delà du risque d'ambivalence, il faut aussi se demander s'il est juste de parler de « retraduction » dans le cas d'une traduction faite à partir d'un texte étant un texte traduit. D'un point de vue schématique, la retraduction, selon sa première acception, consiste à traduire de nouveau un même texte original vers une même langue B. Les résultats ne seront bien sûr pas les mêmes, selon le traducteur, l'époque à laquelle il se rattache ou la visée de la traduction (on pourrait dans certains cas parler d'adaptation pour un public cible). Cependant, le processus est identique. Ainsi, le préfixe « re », indiquant la répétition d'une opération, pour ce qui est du terme « retraduction » entendu au sens premier est parfaitement juste.

En ce qui a trait au sens d'une traduction faite à partir d'un texte étant lui-même une traduction, il est vrai qu'il paraît tout aussi juste d'utiliser le préfixe « re » étant donné qu'une même action est répétée, deux traductions sont faites de manière subséquente. Par contre, le processus n'est pas identique. Dans ce cas-ci, on part d'un texte écrit dans une langue A pour l'amener dans une langue B, et à partir de ce dernier, on traduit de nouveau dans une langue C. Le texte intermédiaire, en langue B, n'est donc pas le même que l'original écrit dans une langue A. Ils sont tous deux des textes distincts. On ne peut ainsi parler d'une action qui est répétée, car il ne s'agit pas de la traduction du même objet

textuel. Il n'est donc pas question d'une « retraduction », mais d'une traduction découlant d'une autre.

Propositions terminologiques

Cay Dollerup, dans son court article « Relay and Support Translation », propose peut-être ce qui se rapproche le plus d'une nomenclature complète de la pratique étant donné qu'il y offre des termes pour les différentes incarnations de celle-ci. C'est selon trois distinctions qu'il présente le phénomène de la traduction-relais.

La première est la « traduction indirecte ». Il s'agit dans ce cas-ci d'une traduction faite par le truchement d'une traduction pivot ou passerelle (j'ai personnellement tendance à privilégier pivot) qui ne sert qu'à aider le traducteur ne connaissant pas la langue du texte original. Cette version n'est en réalité qu'un outil de travail, elle ne sera pas lue par d'autres personnes que le traducteur. Ensuite vient la « traduction-relais ». Dans ce cas-ci, chacun des textes intervenant dans le schème traductologique (textes source, pivot et d'arrivée) est publié et jouit d'une vie autonome. Enfin, Dollerup mentionne le cas de la « support translation ». Quoique plus rare, étant donné qu'elle implique que le traducteur soit trilingue, cette méthode consiste à avoir recours à certains segments d'une traduction pivot afin d'aider à la traduction de passages plus difficiles. À ma connaissance, aucun équivalent français n'a été suggéré pour ce terme; , j'ai donc opté pour « traduction-soutien ». Bien qu'il s'agisse d'une traduction littérale du terme anglais, présentant évidemment une part de risque inhérent à toute traduction « mot à mot », elle a le mérite de rappeler la structure de « traduction-relais », reprenant l'apposition des deux mots à l'aide du trait d'union, et assure ainsi une certaine forme d'homogénéité entre les trois distinctions apportées par Dollerup.

Qu'en est-il de l'hyperonyme servant à désigner l'ensemble de ces pratiques, « traduction-relais » ne pouvant plus être utilisé étant donné qu'il sert désormais à décrire un élément spécifique du processus général? Washbourne a quant à elle proposé « T2 », terme qui a certainement l'avantage de faire une économie considérable de lettres, mais qui, est loin de faire l'affaire. D'abord, il renvoie indirectement à l'idée de « L2 » utilisé pour désigner une traduction faite vers une langue n'étant pas la langue maternelle du traducteur. De plus, il semble difficile de comprendre ce à quoi fait référence le « 2 » de « T2 ». Fait-il référence à l'idée que « deux » traductions sont faites de manière subséquente, ou encore, est-ce un choix terminologique en écho à l'expression « traduction de seconde main »? Enfin, ce terme ne peut être utilisé sans une part d'imprécision qui pourrait facilement être évitée considérant le vaste choix de termes et d'expressions existant pour décrire le phénomène.

Il a été convenu que pour parler d'une traduction « standard », qui ne passe pas par un intermédiaire, le terme utilisé, et qui est parfaitement juste, est « traduction directe ». Le recours à ce terme, dans l'optique d'une recherche sur la traduction-relais et ses différentes déclinaisons, est indispensable étant donné qu'il permet de faire la distinction entre une traduction passant par un intermédiaire et une dont ce n'est pas le cas. De ce fait, dans un rapport logique, si l'hyperonyme d'une traduction standard est « traduction directe », son opposé, une traduction par intermédiaire, devrait être « traduction indirecte ». Pour ajouter aux facteurs en faveur de ce terme, Ringmar (2007, p. 2) dresse un tableau, qui ne prétend pas à l'exhaustivité, listant les fréquences des termes les plus couramment utilisés. Bien que ce tableau comporte à la fois des hyponymes, notamment « relay translation », et des hyperonymes dont « indirect translation », il permet de constater que ce dernier est de loin le plus souvent rencontré dans la documentation recensée par la *John Benjamin Translation*

Studies Bibliography. C'est donc par ce terme que le processus est le plus souvent reconnu, et il semble ainsi pertinent d'avoir recours à celui-ci à titre d'hyperonyme.

Cette solution amène cependant un nouveau problème, à savoir que le terme « traduction indirecte » a déjà été proposé par Dollerup pour référer à une traduction passant par une traduction pivot n'étant pas destinée à la publication. Je suggère donc de parler de « traduction intermédiaire » pour ce cas précis et d'avoir recours à « traduction indirecte » comme hyperonyme afin de décrire l'ensemble de la pratique. Enfin, il sera également possible d'utiliser à des fins d'économie l'acronyme « ITr » (Ringmar, 2004) pour « indirect translation » en anglais ou en français « TrI ».

Une nuance supplémentaire mérite d'être apportée, plus précisément quant au terme « traduction-relais ». « Traduction » en français est utilisé pour désigner autant le processus que son produit, le texte traduit. Bien que différents moyens grammaticaux existent afin d'éviter une confusion entre les deux acceptions, il demeure qu'un certain flou persiste. Évidemment, la « traduction-relais » n'échappe pas à ce sort. Il conviendra donc de parler de la « traduction-relais » pour faire référence au processus et d'une « traduction relayée » pour parler du produit.

Enfin, une dernière précision est encore nécessaire pour éviter toute ambiguïté, et elle concerne les termes à utiliser afin de différencier le traducteur produisant les traductions pivot et relayée. Il est préférable d'apposer les deux mots, soit en parlant d'un « traducteur pivot » et d'un « traducteur-relais », plutôt que d'avoir recours à l'adjectif verbal, soit « traducteur pivotant » et « traducteur relayant », qui ne fait qu'alourdir l'écrit.

Enfin, je propose en conclusion de ce chapitre un tableau récapitulatif permettant de faire la synthèse des différents termes qui y ont été présentés.

Terme anglais	Terme français	Définition
Indirect translation	Traduction indirecte	Toute forme de traduction passant par une ou plusieurs traductions pivots.
Intermediary translation	Traduction intermédiaire	Traduction indirecte passant par une traduction pivot qui ne sert qu'au travail du traducteur.
Relay translation	Traduction-relais	Traduction indirecte passant par une traduction pivot ayant été publiée.
Support translation	Traduction-soutien	Traduction indirecte passant partiellement par une traduction pivot. Cette dernière peut avoir été ou non publiée.
	Traduction relayée	Traduction issue du processus de traduction-relais.
	Traducteur-relais	Celui qui écrit la traduction relayée.
	Traduction pivot	Traduction servant de texte source à une traduction indirecte.

Espace de la traduction indirecte

Une présence répandue

Bien que le cas de Mishima représente un exemple inusité, du moins, lorsque l'on s'attarde au contexte de l'embargo qui a été imposé sur l'œuvre, et à la mort de l'auteur, il ne faut pas croire que la traduction indirecte et ses différentes formes sont chose rare. En réalité, on ne peut s'intéresser à l'histoire de la traduction sans y rencontrer cette pratique. Par ailleurs, à notre époque, des traducteurs faisant affaire avec des entreprises d'envergure internationale sont appelés à travailler à partir d'un texte pivot. Il s'agit en effet d'une pratique largement répandue en traduction pragmatique. Différents exemples seront à ce sujet présentés dans ce chapitre. Ce sera également l'occasion de rendre compte de l'intérêt de cette pratique et de la nécessité de s'y pencher plus longuement dans la recherche en traductologie.

La présence de la traduction indirecte dans l'histoire de la traduction est majeure, voire colossale. On y retrouve des cas à chaque époque et dans chaque culture. À titre d'exemple, les contes des frères Grimm, publiés en allemand en 1812–1815, qui ont été traduits en anglais en 1823 par Edgar Taylor. Cette traduction anglaise a par la suite servi de traduction pivot à une série de traductions relayées en d'autres langues. Sensiblement à la même époque, le Danois Hans Christian Andersen a publié un recueil de contes qui a été ensuite traduit en allemand. C'est cette dernière version qui a servi de pivot à la traduction anglaise, puis aux traductions subséquentes en différentes langues européennes (Dollerup, 2000, p. 22). Ou encore, à la fin du XIV^e siècle, dès la mise en circulation du manuscrit des *Voyages* de Marco Polo, le texte a été traduit par des scribes et en quelques années sont apparues des traductions en tchèque, gaélique, allemand, vénitien, français et toscan, toutes

relayées à partir d'une traduction pivot latine qui était elle-même établie à partir d'une version ancienne, rédigée en dialecte italien de Venise (Bellos, 2011, p. 215).

Comme le prouvent ces exemples, la traduction indirecte n'est donc pas le propre d'une seule culture, ni d'une seule époque, ni même d'un genre littéraire.

La Bible, une traduction et ses pivots

La Bible est un texte ayant fait l'objet d'un nombre impressionnant de traductions et qui représente un élément essentiel de l'histoire de la traduction en Occident. Il est vrai que d'autres ouvrages ayant eu une incidence majeure sur l'évolution des sociétés occidentales ont fait l'objet de traduction indirecte, *Consolation of Philosophy* de Boèce (523 av. J.-C.) étant un bon exemple, cependant, la Bible demeure à coup sûr un incontournable dans la recherche en traductologie. Une quantité considérable de textes ont été écrits à son sujet, et c'est certainement à travers elle que la traduction indirecte a été le plus souvent discutée.

C'est un fait, la traduction se situe au cœur de l'histoire de la Bible, en grande partie parce que la religion chrétienne, pour qu'elle se consolide et soit partagée par tous les peuples, se devait de traduire largement ses Saintes Écritures.

On ne saurait trop insister sur l'importance culturelle de la traduction de la Bible dans l'histoire de la civilisation occidentale. Aucun autre texte ne laissa une empreinte aussi forte sur les langues, la littérature et les croyances de cette civilisation. Traduite, intégralement ou partiellement, en plus de 2 000 langues, la Bible est le livre le plus répandu au monde. Ses diverses versions eurent une influence d'autant plus déterminante qu'elles ont réactualisé le message biblique et en ont renouvelé l'interprétation à des tournants décisifs de l'histoire de l'Occident. Les multiples traductions de la Bible ont contribué de façon significative à l'émergence et à la reconnaissance de nouvelles langues vernaculaires, à l'essor, par exemple, des langues nationales européennes durant la Renaissance et des nombreuses langues des colonies au cours des XIX^e et XX^e siècles. (Delisle et Woodsworth, 2007, p. 180)

Le chemin parcouru par la Bible à travers ses nombreuses traductions et versions est vaste. En fait, constituer une arborescence qui rendrait compte de ces multiples traductions et versions représente un objet de recherche colossal lorsque l'on pense qu'elle a été traduite dans plus de 2 000 langues. Dans certains cas, il est même question de relais double ou triple, en d'autres mots, une traduction d'une traduction, d'une traduction et ainsi de suite.

Les traductions et versions de la Bible, dans la tradition chrétienne, sont donc certainement nombreuses et, comme le mentionne Bellos, assez peu sont en réalité des traductions directes : « Only the Aramaic targums and the Greek Septuagint were translated directly from biblical Hebrew. » (2011, p. 171).

Malgré les multiples versions, deux sont généralement mentionnées en Occident dans la tradition chrétienne. Il est question en premier lieu de la septante (v. 250 à 130 av. J.-C.). Il s'agit de la version grecque de l'Ancien Testament basée sur la Bible hébraïque. L'histoire veut que 72 traducteurs aient traduit séparément l'entièreté du texte et auraient tous obtenu la même traduction. C'est d'ailleurs de ce nombre que provient le nom septante. Dans tous les cas, cette version est demeurée la version officielle des chrétiens jusqu'à l'arrivée de la vulgate (390–405) qui est une traduction latine basée sur la septante, et qui par la suite a remplacé cette dernière. Pour être plus exact, saint Jérôme a d'abord traduit l'Ancien Testament à partir du grec, puis a révisé sa traduction à partir de l'hébreu. C'est la raison pour laquelle on y réfère parfois comme étant une traduction-révision (Delisle, Woodsworth, 2007). Le fait que la septante, rédigée en grec, ait été traduite en latin, qui est demeuré la *lingua franca* pendant plusieurs siècles et a continué d'être utilisé par les érudits jusqu'au XIX^e siècle, a certainement à faire dans la diffusion de la Bible.

Traduire la septante en latin, et conférer à cette version le statut officiel « d'original », a non seulement permis de rendre les Saintes Écritures accessibles à un plus grand nombre de lecteurs, mais surtout de produire des traductions en plusieurs autres langues, le latin étant à l'époque une langue largement plus répandue que le grec ou que l'hébreu.

Ainsi, à l'exception des juifs, qui ont conservé la version hébraïque, la majorité des lecteurs de la Bible y auront eu accès par le moyen d'une traduction relayée. Une telle affirmation peut certainement être étonnante pour une personne étrangère à la recherche en traductologie étant donné que l'idée du relais est souvent associée à l'image du « téléphone arabe » et, par le fait même, à la perte du message, à sa déformation par la démultiplication des intermédiaires qui le transmettent. Cependant, cet aspect relève de la question des préjugés et de la perception généralement négative qui entoure la pratique et sera traité plus tard. Il en demeure que l'importance de la traduction indirecte dans l'histoire de la traduction de la Bible est indéniable, et l'on peut certainement chercher une explication à son utilisation.

Bien que les motivations justifiant l'utilisation de la traduction indirecte pour la Bible puissent paraître en grande partie évidentes pour tout traductologue, il est tout de même important d'en faire mention ici pour ensuite mettre en perspective les ressemblances et les dissemblances entre la pratique d'aujourd'hui et d'hier.

Outre l'aspect de la langue, le transfert du statut de texte source à la vulgate peut également être vu comme une façon de désacraliser les textes de la Bible. L'histoire qui entoure la traduction de la septante, relève littéralement du miracle, voire de l'intervention divine. Il est inconcevable que 72 traducteurs puissent produire exactement la même traduction, et même deux versions identiques seraient étonnantes. Ainsi, il existait autour de la septante, un caractère sacré qui a fait en sorte que plusieurs se sont opposés à sa

traduction-révision en latin. saint Augustin était fortement opposé à cette version comme il est possible de le constater dans une lettre qu'il a écrite en 405 à saint Jérôme.

Je ne souhaite pas, [...], que l'on fasse lecture dans les églises de votre traduction tirée de l'hébreu, de peur que les ouailles ne soient troublées par un grand scandale, soit la parution de quelque chose de nouveau apparemment contraire à l'autorité de la septante, version que leur cœur et leurs oreilles ont l'habitude d'entendre et qui obtint même l'assentiment des Apôtres. (Augustin, 1951-1956, cité et traduit par Jean Delisle et Judith Woodsworth, 2007)

La tâche de saint Jérôme n'aura donc pas été sans difficulté technique, morale et religieuse. Malgré tout, que le statut de « texte source » soit transféré à sa traduction fait en sorte que la responsabilité du traducteur-relais n'est donc plus par rapport à « l'original », et à la sacralisation qui y est rattachée, et allège d'une certaine façon le poids de la responsabilité inhérente à la tâche qu'il doit accomplir. La sacralisation de l'œuvre, plus particulièrement en littérature, représente un aspect crucial, au centre de bien des questionnements sur la traduction indirecte et est d'autant plus problématique dans un cas d'immixtion de l'auteur comme celui de la demande testamentaire de Mishima.

La traduction indirecte aujourd'hui

Depuis la rédaction de la septante et de la vulgate, bien des événements historiques et des percées technologiques sont venus bouleverser le processus de production des traductions et leur diffusion. L'arrivée de l'imprimerie a par exemple permis de reproduire un texte en plusieurs exemplaires et ainsi faciliter sa diffusion à plus grande échelle. La fin de la Seconde Guerre mondiale a amené une augmentation considérable des communications internationales, et par le fait même, une multiplication de la demande pour les traducteurs et les interprètes. Enfin, l'arrivée d'Internet a fait en sorte qu'il est

désormais possible d'envoyer un texte en une simple seconde, en plus d'offrir la chance aux traducteurs de faire affaire avec des clients partout sur la planète. La vitesse à laquelle les textes sont désormais diffusés apporte cependant une nouvelle nécessité, celle de produire ces mêmes textes et traductions plus rapidement. Ce phénomène, doublé de l'augmentation des communications internationales suivant la fin de la Seconde Guerre mondiale a certainement contribué à l'implantation, ou du moins, au renforcement de la présence de la traduction indirecte dans le domaine de la traduction pragmatique.

La traduction (indirecte) pragmatique

Pour parler de la traduction indirecte aujourd'hui, il faut généralement le faire selon une catégorisation différenciant deux types de pratiques qui répondent à des contextes de production et de diffusion distincts. Il est question, d'un côté, de traduction pragmatique et de l'autre de traduction littéraire. Des deux catégories, la traduction pragmatique est certainement celle ayant le plus été touchée par les changements qu'a apportés la mondialisation, ainsi que l'avènement du Web. Les entreprises font dorénavant affaire avec des clients et des partenaires un peu partout dans le monde et, par le fait même, de langues différentes. Il est donc évident que le besoin de produire des traductions dans une multitude de langues, et de les diffuser largement et rapidement, s'est accru.

Internet facilite assurément la diffusion des traductions. Son impact n'est cependant pas le même sur leur production. En d'autres mots, s'il est vrai que la traduction indirecte est toujours utilisée de nos jours, peut-être même plus que jamais, la raison de son recours n'est pas directement rattachée à la facilité de diffusion qu'elle apporte comme cela a pu être le cas par le passé. Le contexte économique et mondial actuel amène avec lui un ensemble d'impératifs et d'impondérables qui viennent justifier le recours constant, en

traduction pragmatique, à la traduction indirecte.

Kelly Washbourne (2013) a à ce sujet dressé une liste des principales raisons qui justifient le recours à la traduction indirecte et dont j'offre ici la traduction-synthèse :

- Le manque de connaissance ou de traducteurs travaillant dans la paire de langues impliquées ;
- L'absence d'un texte source utilisable;
- Une distance trop importante entre les langues impliquées;
- Une forme de prestige associé à l'une des langues impliquées;
- Une forme de prestige associé à l'un des textes impliqués;
- Une forme de prestige associé à la traduction pivot;
- La langue pivot est jugée mieux adaptée pour la traduction désirée. Ce concept n'est à ce sujet pas éloigné de l'idée d'une forme de « donneur universel »;
- Une question de droits d'auteur ou d'autorité sur le texte;
- La traduction pivot peut faire office de version retravaillée et permettre à un éditeur d'éviter un nouveau processus d'édition ou de réécriture de l'original;
- La traduction pivot permet la censure pour des raisons politiques ou religieuses;
- Il est désormais difficile de savoir quelle version est l'originale ou sa traduction. Un tel contexte tend généralement à favoriser le recours au relais;
- Le coût;
- La préférence de l'auteur.

(Washbourne, 2013, pp. 611-612)

Cette liste ne peut assurément prétendre à l'exhaustivité, bien qu'elle soit assez élaborée. De plus, certains éléments s'appliquent plus au domaine de la traduction littéraire ou à la traduction de textes anciens. Cependant, dans l'ensemble, cette liste permet de comprendre la nécessité du recours à la traduction indirecte et d'élaborer certains aspects importants qui y sont soulevés. L'exemple ci-dessous permettra d'illustrer la façon dont cette pratique prend forme concrètement dans la traduction des dépêches par les agences de presse :

The first news [of an explosion in North Korea] came through to the Agence France-Presse from the Chinese News Agency in Chinese and also in English. [...] There was nothing from the North Korean News Agency, but stories then came from South Korean agencies, in Korean and in English. Translators in local bureaus worked on putting the Chinese and Korean versions into English, after which the texts were sent to a central editing desk. A French writer in Hong Kong was translating the English into French... [O]nce the story is sent round the world, it is translated again into other languages for local use. (Bielsa et Bassnett, 2009, p. 14)

La traduction indirecte dans un tel contexte engendre une économie de temps considérable, la traduction anglaise étant relayée et aussitôt traduite, permettant de ce fait d'éviter le problème d'avoir à trouver des traducteurs travaillant dans des paires de langues parfois rares. Dans un contexte comme celui des agences de presse internationales, particulièrement à une époque où l'information peut circuler à la vitesse d'un simple clic, le temps est un facteur crucial ; si les différents médias veulent survivre et demeurer compétitifs, ils se doivent d'être les premiers à présenter une nouvelle. Encore une fois, il s'agit d'un exemple qui témoigne de la façon dont l'époque et le contexte culturel dictent la méthode de traduire selon les contextes.

Enfin, ce dont permet de rendre compte cet exemple est que la distance ou la situation géographique ne représente plus un problème à la traduction d'un texte et à sa diffusion. Une nouvelle en provenance de la Corée ou de la Chine peut être envoyée à une agence en France en quelques secondes, et un traducteur, peu importe où il se trouve dans le monde, peut traduire cette même nouvelle sans que la distance qui le sépare de son employeur n'influe sur la diffusion de son travail. Ce qui ne change pas cependant est la difficulté de trouver des traducteurs travaillant dans des paires de langues plus rares (il s'agit de la première raison énumérée par Washbourne). Cette difficulté en est une de taille et elle justifie à elle seule la présence de la traduction indirecte en traduction pragmatique.

Le meilleur exemple pour en démontrer la pertinence est celui de la situation de l'Union européenne. Le Parlement européen mène ses activités en 23 langues différentes, ce qui représente 506 paires de langues possibles, et doit pour cette raison avoir recours à la traduction indirecte en utilisant comme langue pivot l'anglais, le français et l'allemand (Parlement européen, 2015).

La traduction (indirecte) littéraire

La traduction littéraire est généralement considérée comme une pratique à part, opposée de la traduction pragmatique.

Une telle catégorisation a pour défaut de renforcer la sacralisation de l'original et l'autorité de l'auteur, qui contribuent à entretenir plusieurs préjugés sur la traduction indirecte. L'original est d'une certaine manière vu comme un matériau précieux qu'il faut manipuler avec le plus grand soin sous peine d'altérer sa « pureté ». Cette distinction permet à tout le moins de rendre compte d'une différence qui généralement règne entre les deux pratiques, soit celle décrite ici par Jean Delisle (1980).

Plus on s'éloigne de la « littérature d'art » pour se rapprocher des écrits pragmatiques, plus diminue la part de subjectivité et plus la problématique de la traduction est centrée autour de l'efficacité de la transmission d'une information. Grosso modo, on passe d'un langage plutôt connotatif à un langage plutôt dénotatif. (p. 31)

Si je reprends cette catégorisation binaire malgré mes réserves, c'est parce qu'elle est utile pour analyser le phénomène. La production, la diffusion ainsi que les raisons qui justifient l'utilisation de la traduction indirecte sont nettement différentes en traduction

littéraire de celles qui prévalent en traduction pragmatique, les textes littéraires ne répondant pas aux mêmes impératifs juridiques et commerciaux que les textes de nature pragmatique.

Le schéma de la production d'une traduction littéraire implique un ensemble d'agents, entendu au sens bourdieusien, soit les « directeurs de maisons d'édition, directeurs de collection, agents littéraires, écrivains traduits et, bien entendu, traductrices et traducteurs » (Gouanvic, 2006, p. 26) qui sont responsables de chacune des étapes de production et de diffusion d'un livre. Parmi ces agents, un en particulier joue certainement le rôle le plus déterminant dans la traduction et la diffusion d'une œuvre littéraire, l'éditeur. Bien qu'il participe généralement à la révision du texte, c'est surtout lui qui décide, dans un premier temps, si un manuscrit est publié, mais aussi si la maison d'édition gagne à faire traduire un texte. Il s'agit en ce sens d'un gain en capital, soit symbolique, dans le cas d'une œuvre jouissant d'une haute estime par exemple, soit financier comme c'est généralement le cas pour les *Best Sellers* qui sont souvent garants d'un succès en librairie.

La question qui s'impose ici est de savoir pourquoi un éditeur, à notre époque, aurait-il besoin d'avoir recours à la traduction indirecte?

Une réponse partielle à cette question réside dans la métaphore du « donneur universel », à laquelle Washbourne (2013) fait référence dans le cas où une langue est jugée plus apte à traduire la langue d'un texte. Il est possible de se questionner sur les critères permettant de conférer à une langue un statut de « donneur universel ». Peut-il véritablement exister une langue capable de traduire parfaitement un texte en n'importe quelle autre langue? Bien sûr que non. On peut certainement penser par contre que certaines paires de langues sont plus compatibles que d'autres en termes de traduction, et c'est justement pour cette raison que certains éditeurs peuvent parfois avoir recours à la

traduction indirecte. À vrai dire, comme il a déjà été mentionné, selon les contextes, les langues impliquées ainsi que les traducteurs disponibles, la langue pivot, ou le donneur universel, sera choisie de manière à faciliter et accélérer le processus.

Je vais ici revenir sur l'embargo Mishima. Toute sa vie, Mishima a écrit en japonais, cependant, il parlait et lisait également l'anglais et le français. Il se pourrait donc que Mishima, au fait de l'écart bien plus important entre le japonais et l'anglais ou le français, ait vu dans la traduction-relais imposée de son œuvre une façon d'assurer sa bonne translation future. L'analyse que fait Bernier (1966) des difficultés grammaticales de traduction du japonais en français témoigne bien de cet écart.

La structure grammaticale du japonais cache également plus d'un piège pour un esprit français.

Prenons l'exemple d'une phrase écrite en japonais romanisé :

Senshuu no/eiga wa/puroguramu ga/suki dewa nakatta shi/ hima mo/ nakatta no de/ikimasen deshita.

Traduction littérale : Semaine dernière de/film/programme/aimer pas avoir eu/et/temps aussi/pas avoir eu parce que/pas aller avoir été. (p. 80)

Ainsi Mishima, conscient de cet écart et étant satisfait de la traduction anglaise (rappelons qu'il a justifié son embargo par le fait que la version anglaise de Michael Gallagher rendait parfaitement le style de son roman), a préféré figer son œuvre dans la traduction anglaise y voyant justement une sorte de « donneur universel ». Comme le lectorat international de Mishima se trouvait principalement aux États-Unis ainsi qu'en France, l'hypothèse est fondée.

Dans la circonstance où une paire de langues est plus rare en traduction littéraire, la traduction indirecte peut aussi être utilisée. À ce sujet, il est bon de s'intéresser au cas du jury du prix Nobel de littérature. Un ensemble d'auteurs de langues différentes est évalué chaque année. Par contre, il arrive que certains de ces auteurs ne soient pas traduits en

suédois, advenant ce cas, une traduction-relayée est produite (Washbourne, 2013 p. 608). Il s'agit d'un exemple très spécifique, mais qui confirme que certaines langues représentent avec le suédois une paire plus rare et nécessitent le recours à une traduction indirecte. La question de la langue pivot demeure toujours au cours des considérations justifiant la présence de la traduction indirecte.

Alors qu'on s'entend à dire que la langue pivot de prédilection soit aujourd'hui l'anglais (ce qui est généralement vrai dans le contexte de la traduction commerciale), cela n'a pas toujours été le cas. Le choix de la langue pivot n'est pas toujours déterminé par le statut d'une langue. En d'autres mots, une *lingua franca* n'est pas systématiquement l'unique langue pivot utilisée. Par exemple, « [a]u Moyen Âge, l'arabe fut la langue pivot grâce à laquelle la philosophie grecque put être traduite dans les langues d'Europe (parfois notées dans l'alphabet hébreu). Entre 1880 et 1930, le japonais servit de langue relais pour la traduction de la littérature russe en chinois » (Bellos, 2011, p. 229). La proximité entre deux langues, comme dans le deuxième exemple mentionné par Bellos, le chinois étant nécessairement plus près du japonais au sens orthographique et grammatical (les deux langues partagent une partie de leur alphabet) que le chinois du russe, est également déterminante dans le choix de la langue pivot.

Il a été jusqu'ici question de cas relativement isolés pour parler de la traduction indirecte en littérature, mais est-ce que cette pratique est aussi présente en traduction littéraire qu'en traduction pragmatique ? Il serait en réalité assez difficile de répondre à cette question considérant que le volume de traduction pragmatique produit en une année doit être nettement supérieur à celui en traduction littéraire. Cette affirmation n'a, à ma connaissance jamais été confirmée par une étude, cependant je ne crois pas qu'elle soit exagérée considérant qu'un seul traducteur, aidé d'un logiciel TAO, peut traduire parfois

plus de 2000 mots par jour. Objectif évidemment irréalisable en littérature. Nonobstant, il est possible de constater l'importance du phénomène en traduction littéraire selon le corpus de cette étude.

En début de recherche, j'ai établi une base de données² qui recensait l'ensemble des textes d'auteurs japonais nés avant 1945 ayant été traduits en anglais et en français. Le choix de cette date se justifie par le fait que je cherchais surtout à recenser les contemporains de Mishima, donc, les auteurs d'après-guerre, première vague d'auteurs japonais dont l'écriture témoignait de l'influence nouvelle et croissante de l'Occident sur la culture nipponne, et il me semblait mieux approprié de fixer mon critère selon la date de naissance des auteurs que selon une période dans l'histoire afin d'éviter de laisser de côté des traductions (et retraductions) ayant été faites plus récemment pour un auteur se retrouvant dans ma recherche.

Je suis parti d'une liste qui comptait près de 800 noms. Parmi ces noms se trouvaient des écrivains, des poètes, des essayistes, des journalistes, des politiciens, des traducteurs et des scientifiques. J'ai ensuite élaboré un système d'élimination par balayage dans le but d'écarter tous les auteurs qui ne correspondaient pas aux critères de la recherche. Chaque balayage passait en revue toute la liste selon un critère en particulier (allant du plus général au plus spécifique, d'étape en étape). Il fallait également, pour vérifier le critère déterminé, trouver une source différente à chaque nouveau balayage. Ce système peut paraître laborieux et répétitif, mais il a fait en sorte, une fois la liste finale établie, que toutes les données recueillies (nom de l'auteur, date de naissance et de décès, genre littéraire, dates de publication et titres des œuvres) ont été vérifiées par plus de deux sources différentes, sinon plus.

² Voir échantillon en annexe.

Le premier balayage consistait à éliminer toute personne étant née après 1945. Dans le deuxième balayage, j'ai éliminé toute personne qui n'était pas un auteur de littérature. Par une recherche à l'aide de Google, il m'était possible de trouver de l'information sur leurs livres, dont le nom de la maison d'édition ainsi que son site Internet. Je me rendais sur ce site afin d'accéder à la biographie de l'auteur. Celle-ci me permettait de connaître le genre littéraire qu'il pratiquait ainsi que de confirmer les dates de naissance et de décès. Le dernier balayage consistait à vérifier si l'auteur en question avait été traduit en français ou en anglais. Pour ce qui est des traductions françaises, j'ai consulté le catalogue de la Bibliothèque nationale de France (BNF), pour les traductions françaises, celui de la Library of Congress (LOC) pour les traductions anglaises. Ce dernier balayage me permettait également de révéifier les critères déterminés dans le premier et deuxième balayage.

La liste de nom d'auteurs était désormais établie. Les données bibliographiques de ces auteurs ont été recueillies sur le site de la BNF et la LOC. Une recherche par nom d'auteur, puis classée par ordre de publication me permettait d'obtenir la date de la première publication de la traduction, son titre, le nom de l'œuvre originale, le nom du traducteur, ainsi que la maison d'édition. Dans le cas où le nom du traducteur ou la version sur laquelle la traduction était basée (traduit du japonais ou de la version anglaise) manquait, je me rendais sur le site Internet de la maison d'édition afin de trouver l'information en question.

Sur la centaine d'auteurs recensés, sept avaient au moins une œuvre ayant fait l'objet d'une traduction-relais, basée sur la traduction anglaise, et une seule à partir de la traduction française. Certaines de ces traductions pivots ont été à l'origine d'un nombre important de traductions-relais. *Black Rain*, d'Ibuse Masuji a par exemple été traduit dans plus d'une douzaine de langues à partir du texte traduit en anglais (Fowler, 1992 p. 16).

Bien évidemment, cette base de données n'est en rien exhaustive, étant donné qu'elle ne s'intéresse qu'aux auteurs nés avant 1945 et qu'elle ne considère pas tous les auteurs actuels. Elle permet tout de même de constater que sur un échantillon de 100 auteurs japonais, 7 % ont fait l'objet d'une ou de plusieurs traductions-relais. Bien que l'on ne puisse pas parler d'une pratique largement répandue, il n'est pas non plus question d'une pratique rarissime et marginale.

Un autre aspect intéressant de ces traductions relayées est que la majorité d'entre elles ont été produites au début des années 1980, à une époque où la France, principalement chez la maison d'édition Gallimard, l'on traduisait énormément la littérature japonaise. Cet essor de traduction fut d'ailleurs amorcé par la publication en 1980 de *La mer de la fertilité* de Mishima. Les États-Unis ont eux connu un engouement semblable pour la littérature japonaise durant les années 1950 à l'initiative de quelques agents clés, notamment la maison d'édition Alfred Knopf.

Parmi les traductions recensées dans la base de données, 25 romans et recueils de nouvelles issus de la littérature japonaise ont été publiés en français entre 1980 et 1985. Sur ces 25 publications, 8 étaient des traductions relayées produites à partir de la traduction anglaise. Cela signifie qu'un peu plus du tiers des traductions produites dans cet engouement français pour la littérature japonaise était des traductions relayées. La raison du recours à la traduction-relais dans ce contexte paraît évidente : la littérature française de l'époque a connu l'effet d'une mode (que l'on peut probablement attribuer à l'événement de la mort spectacle de Mishima), et, devant le volume important de textes japonais traduits, une moyenne de cinq par année, les maisons d'édition ont dû se tourner vers un moyen leur permettant d'accélérer le processus de publication. Dans la première moitié des années 1980 en France, il y avait d'un côté un besoin de traduire des œuvres japonaises et

d'un autre, un nombre limité de traducteurs français travaillant à partir du japonais, le duo René Ceccatty et Ryôji Nakamura, ainsi que Jean Christian Bouvier et Suzanne Rosset étant parmi les traducteurs ayant publié le plus d'œuvres japonaises durant cette période. Et encore aujourd'hui, ces traductions relayées demeurent les seules versions de ces textes disponibles en français. Jamais personne n'a jugé bon de retraduire à partir de l'original, jamais la valeur de ces traductions relayées n'a été remise en question.

Enfin, concernant la présence de la traduction indirecte dans la traduction littéraire, dans le cas des paires de langues éloignées Ringmar (2007) mentionne également la « relation » du traducteur avec l'auteur :

More tentatively I also suggest that ITr coincides with a low book-per-translator ratio. This is based on the assumption that if a “special author-translator relationship” is to be established – i.e. when someone translates the quasi totality of one particular author (and does it well) – this presupposes direct translation. The idea can be illustrated by the Finnish translator Tuula Kojo, who has translated, directly, six out of seven books by the Turkish Nobel Prize winner Orhan Pamuk into Finnish. By comparison we may note that Pamuk has been translated into Swedish mostly via English and consequently by various translators – six translators for seven books. (p. 6)

Ainsi, lorsqu'un seul traducteur est rattaché à l'œuvre d'un auteur, conférant inévitablement aux traductions de celui-ci un caractère plus uniforme, et peut même donner l'illusion d'un « original », la tendance est que ces traductions soient faites par voie directe. Dans le cas contraire, un auteur ayant été traduit par différents traducteurs, la traduction indirecte est plus présente. Dans le cas qui nous occupe, sur les 13 traductions françaises de Mishima, 10 ont été faites par des traducteurs différents, et 4 étaient des traductions relayées, ce qui corrobore l'affirmation de Ringmar, soit qu'un auteur dont la bibliographie a été traduite par plusieurs mains est sujet à une plus forte présence de la traduction

indirecte.

Il a donc été établi que la traduction indirecte permettait d'économiser du temps ainsi que d'outrepasser la difficulté de traduire le texte source advenant qu'il soit écrit en une langue rare. Cependant, un autre aspect de la traduction indirecte mérite ici d'être mentionné. Avec le temps, l'on a assisté à la mort de certaines langues, le latin étant un très bon exemple, et par le fait même des œuvres qui en étaient dans certains cas prisonnières. La traduction indirecte a certainement permis la survie de quelques-unes d'entre elles. Pour les textes écrits en une langue rare, et qui plus est, aujourd'hui disparue ou encore établie selon une tradition orale, les contes en l'occurrence, il n'est pas rare que l'unique version « originale » qui subsiste soit une traduction et parfois même une traduction relayée. La Bible, pour y revenir encore, devait avoir été écrite en Arménien, du moins pour ce qui est du Nouveau Testament, l'arménien étant la langue parlée par le Christ (Dollerup, 2000, p. 21). Cependant, aucune version en cette langue n'a été retrouvée jusqu'à aujourd'hui.

La distinction entre la pratique en traduction littéraire et pragmatique m'a permis jusqu'ici de présenter la traduction indirecte selon les caractéristiques respectives de ces catégories. Cependant, à l'exception de certains aspects propres à chacune, il a été proposé par la liste de Washbourne que plusieurs raisons d'avoir recours à la traduction indirecte en traduction littéraire et pragmatique se chevauchent. Par exemple, la contrainte du temps, inhérente à la traduction pragmatique, qui doit sans cesse composer avec des délais de livraison souvent très courts, justifie le recours à la traduction indirecte. Il paraîtrait logique que la traduction littéraire, qui n'est pas soumise aux mêmes contraintes de temps, puisse se permettre d'avoir exclusivement recours à la traduction directe. Cependant, dans certaines circonstances, l'essor de la traduction de la littérature japonaise en France dans les années 1980, alors que la demande de traduction était très importante, que les contraintes de temps

sont également présentes en traduction littéraire. La traduction indirecte en littérature se justifie donc sensiblement de la même façon qu'en pragmatique, soit, une nécessité découlant d'un contexte historique ou culturel.

Par contre, un aspect demeure récurrent non seulement dans la pratique actuelle, tant littéraire que pragmatique, mais également dans ce qui a été présenté précédemment concernant la traduction indirecte de la Bible, et c'est la question de la diffusion de l'œuvre. La traduction indirecte permet d'outrepasser la cloison langagière derrière laquelle un texte peut se retrouver. La langue dans laquelle le texte source est rédigé, advenant qu'elle soit peu parlée, n'est donc plus un obstacle à sa traduction. Il s'agit certes d'un avantage considérable, mais qui cache également l'un des problèmes majeurs entourant la pratique, celui du rapport à l'original.

C'est d'ailleurs sur ce sujet, la question du texte source, que la perception sur l'utilisation de la traduction indirecte en traduction pragmatique et littéraire est différente. En effet, si dans le premier cas, cette pratique est largement répandue et acceptée, dans le deuxième cas, elle demeure, tant du point de vue des professionnels que des lecteurs, perçue de manière négative. Il serait en fait parfaitement juste de dire que la traduction indirecte en littérature est un tabou.

Préjugés et tabous

Un point de vue généralisé

Comment peut-on expliquer que la traduction indirecte soit largement répandue et acceptée lorsqu'elle est utilisée dans un contexte pragmatique, mais qu'elle soit méconnue et souvent dénigrée dans la pratique littéraire ? Il est d'autant plus curieux que ce tabou persiste principalement dans les cultures occidentales et dont la langue est dominante. Dans bien des cultures, la traduction indirecte est non seulement acceptée, mais surtout nécessaire étant donné que des traducteurs travaillant dans des couples de langues rares sont parfois très difficiles à trouver sinon inexistantes.

Il est certainement compréhensible que la traduction indirecte ait trouvé sa place dans le milieu de la traduction pragmatique. Son recours confère un ensemble d'avantages permettant aux traducteurs et aux donneurs d'ouvrage de s'adapter au contexte de communication actuel. Malgré que différentes raisons puissent expliquer sa présence en littérature, elle tarde à se trouver une reconnaissance dans ce milieu. La tendance actuelle, encore une fois, principalement en Europe et en Amérique du Nord, consiste en réalité à la cacher.

J'ai pris conscience pour la première fois de l'existence de la traduction indirecte en littérature au moment où j'ai lu *La mer de la fertilité* de Mishima. L'édition Quarto, publiée chez Gallimard, qui contenait l'ensemble des quatre tomes, avait en préface un extrait de l'essai de Marguerite Yourcenar, « Mishima ou la vision du vide », ainsi qu'une mention en page liminaire indiquant « Traduit de l'anglais par Tanguy Kenek'hdu ». Ne connaissant absolument pas Mishima à cette époque, j'ai présumé que, malgré ses origines visiblement

japonaises, il avait dû rédiger son roman en anglais. Cela ne me paraissait pas totalement impossible considérant que plusieurs auteurs de renom ont adopté une langue étrangère comme langue de travail, Beckett, Conrad ou encore Nabokov en étant quelques exemples. Il s'agissait, faute de recherche supplémentaire, de la seule conclusion à laquelle n'importe quel lecteur pouvait arriver étant donné que la mention « traduit de l'anglais » ne fait en rien référence au fait que le texte anglais duquel cette traduction est tirée est lui aussi une traduction. À vrai dire, la mention est exactement la même pour une traduction directe dont le texte source est écrit en anglais. Aucune distinction n'est faite entre les deux types de traduction.

Ce n'est donc que bien plus tard, alors que j'ai constaté que certains des autres romans de Mishima portaient la mention « traduit du japonais », que j'ai commencé à me poser de plus sérieuses questions. L'auteur avait-il, au cours de sa carrière, écrit dans les deux langues ? C'est finalement en ouvrant l'édition Folio de *La Mer de la fertilité* que j'ai trouvé réponse à cette énigme. En préface se trouvait un court essai, « L'impossible nécessité ou la double trahison », originalement publié dans la *Nouvelle revue française*, où le traducteur, Tanguy Kenek'hdu, fait référence à l'embargo imposé par Mishima sur son œuvre. Ma première impression a été celle d'une trahison, comme si j'avais eu affaire à une version diluée, la photocopie d'une photocopie, impression qui a bien sûr changé depuis. Le point à retenir est que non seulement la traduction-relais n'était pas signalée, mais les traducteurs de la version dont elle était tirée, soit Michael Gallagher, E. Dale Saunders, Cecilia Segawa Seigle et Edward G. Seidensticker n'étaient pas non plus crédités pour leur travail.

Dans le corpus de ma recherche, dont les détails de la base de données ont été

précisés précédemment, les mentions en pages liminaires étaient identiques. Toutes occultaient l'existence de la traduction pivot et de leurs traducteurs. Certains romans mentionnaient même en pages liminaires, « traduit de l'anglais » et le titre original japonais dans la mention légale de droit d'auteur, ce qui ne fait qu'ajouter à la confusion.

La mention de traduction n'est bien sûr pas mensongère. Il est parfaitement juste de dire que la traduction relayée est « traduite de l'anglais », par contre, l'existence de la traduction pivot demeure invisible aux yeux du lecteur. Le choix de cette mention relève de la maison d'édition, et le fait qu'il soit possible de constater le même phénomène dans plusieurs publications, dans différentes maisons d'édition, notamment Gallimard, Stock et Albin Michel pour ne nommer que les plus importantes, démontre qu'il ne s'agit pas d'un simple oubli, mais d'un véritable choix. Les raisons justifiant cette décision peuvent être multiples, et bien que je n'aie pas été capable d'obtenir de réponses concluantes de la part d'aucune des maisons d'édition contactées parmi les trois précédemment nommées, en grande partie parce que les éditeurs ayant dirigé la publication des œuvres recensées dans ma recherche sont aujourd'hui à la retraite, l'hypothèse qu'il s'agit là d'un choix à motivation commerciale est la plus probable.

Est-il possible, par exemple, d'imaginer un livre présentant en page couverture la mention « traduit à partir de la traduction anglaise... »? En théorie, il serait parfaitement envisageable de le faire, et à vrai dire, par souci d'honnêteté envers le lecteur et de respect pour le travail du ou des traducteurs pivots, l'éditeur devrait obligatoirement inscrire cette mention. Cependant, il semble que traditionnellement la mise en marché d'un livre s'organise généralement selon l'idée que la traduction, directe comme indirecte, n'a jamais vraiment eu lieu.

À ce sujet, il est vrai que plusieurs maisons d'édition, notamment au Canada, s'efforcent de rendre compte du travail de leurs traducteurs en leur offrant une visibilité plus importante. Néanmoins, en France, la mention de traduction se limite souvent à une mince ligne en pages liminaires. De plus, autant dans la critique que l'espace médiatique en général, la présence du traducteur reste rare. Il faut ici se référer à un incontournable de la question de « l'invisibilité » du traducteur, Lawrence Venuti (2004) :

A translated text, whether prose or poetry, fiction or nonfiction, is judged acceptable by most publishers, reviewers and readers when it reads fluently, when the absence of any linguistic or stylistic peculiarities makes it seem transparent, giving the appearance that it reflects the foreign writer's personality or intention or the essential meaning of the foreign text – the appearance, in other words, that the translation is not in fact a translation, but the “original”. (p. 2)

Ainsi, si c'est la capacité d'une traduction à ne pas être visible aux yeux du lecteur qui détermine sa qualité, ou du moins, son acceptation, il est difficile d'imaginer que les différents intervenants du livre, d'un point de vue commercial, chercheraient à annoncer la présence du traducteur d'entrée de jeu, encore moins lorsqu'elle est « double » comme dans le cas de la traduction indirecte. C'est en fait les normes qui déterminent le sort réservé à la traduction indirecte comme le mentionne Ringmar : « we can also expect ITr to occur when *acceptability* is the dominating translational norm in the target culture (or a part of it); when *adequacy* is the norm, ITr tends to be hidden » (2007, p. 5). En d'autres mots, lorsque la tendance porte vers l'acceptabilité, soit la capacité d'un texte à être juste tant syntaxiquement que sémantiquement, comme c'est le cas en traduction pragmatique, la traduction indirecte est acceptée, si la tendance est l'adéquation du texte avec l'original, comme c'est le cas en traduction littéraire, elle est cachée.

Enfin, à la lumière de ce qui a été soulevé jusqu'ici, on ne peut dénier le fait que la traduction indirecte, dans le milieu littéraire, est bien plus que sous représentée, elle est littéralement cachée. C'est cette conclusion qui m'amène à parler d'une pratique taboue.

La perception négative de la traduction indirecte est notable du côté des éditeurs, et indirectement chez le lectorat qui dicte d'une certaine façon les choix commerciaux de ces derniers, mais l'est-elle tout autant du côté des praticiens? Il est possible de constater qu'une réfutation quasi généralisée règne également chez les traducteurs littéraires à l'égard de la traduction indirecte. Par exemple, le code déontologique de l'Association des traducteurs littéraires de France (ATTF) mentionne explicitement que la traduction indirecte est proscrite.

Les traducteurs également n'échappent pas aux tabous de la traduction indirecte et peuvent dans certains cas faire preuve à leur tour de certains préjugés à son égard comme en fait part David Bellos (2005) au moment où il lui a été demandé de traduire en anglais un texte arménien à partir de la traduction française.

When I was asked ten years ago by Christopher MacLehose, the literary director of The Harvill Press, to take on the translation into English from the French translation of Ismail Kadare's *Dosja H.*, I was initially dubious in the extreme. I knew no Albanian (and even now know only the tiniest scraps of that strange and difficult tongue). I also had principles! Enough damage can be done in one language shift to make a double shift seem like a recipe, if not for disaster, then at least for pretty thin gruel. (*np*)

La première impression de Bellos face à la demande de son éditeur concorde avec la conception généralisée qui entoure la traduction indirecte voulant que si le processus de traduction directe apporte inévitablement des changements aux textes, et possiblement des changements dommageables, la traduction indirecte, qui vient d'une certaine façon doubler

les effets de la traduction directe, augmente considérablement les risques d'altérer le texte original. Tanguy Kenec'hdu (1980), traducteur de *La mer de la fertilité*, n'échappe pas à cette même perception lorsqu'il écrit dans son essai en préface du roman :

La double traduction faisant de lui [le traducteur-relais] un double traître, alors que son ignorance du texte authentique le rend inapte à sonder l'âme de l'écriture, il perpète dans l'ombre un double crime dont les détails d'accomplissement lui échappent. Il doit, sans recours possible, dans le cas de Yukio Mishima, emboîter le pas à son collègue américain japonisant. C'est ce dernier, non l'auteur véritable, qu'il suit à la trace, condamné à ne jamais connaître l'étendue de ses malheurs ou de son insuffisance. (p. 12)

Le commentaire de Kenec'hdu peut paraître sévère, mais il rejoint certainement celui de Bellos, en témoignant à son tour d'un des aspects de la traduction indirecte qui est souvent soulevé pour justifier certains préjugés qui lui sont rattachés. Le fait est que la traduction indirecte est toujours tributaire de la traduction pivot, et par le fait même, des choix de son traducteur. Ne pouvant généralement pas se référer à l'original, ne connaissant pas la langue, le traducteur-relais est forcé de s'en remettre entièrement au travail de son collègue. Ce facteur peut évidemment avoir des conséquences majeures sur le résultat de la traduction indirecte.

Confronter le préjugé

Le champ lexical qui sous-tend les commentaires de Bellos et de Kenec'hdu participe à la sacralisation de la littérature et consolide son corrélat psychologique, la culpabilité du traducteur. Ce topos se construit à partir des termes « dubious », « damage », « disaster » chez Bellos et « traître » « inapte », « double crime », « condamné » chez

Kenec'hdu.

La traduction-relais de *La mer de la fertilité* a-t-elle véritablement été dommageable pour l'œuvre ? Si aucune analyse comparative n'a encore été faite des trois textes, une différence formelle entre les deux traductions (pivot anglaise et relayée française) peut être soulevée. En anglais, les deux premiers tomes ont été traduits par Michael Gallagher, le troisième par E. Dale Saunders et Cecilia Segawa Seigle et le quatrième par Edward G. Seidensticker. Il y a donc un écart formel entre les tomes qui donne l'impression de textes distincts, en rupture l'un avec l'autre, plutôt que de donner l'effet d'une continuité discursive d'un seul et même roman comme c'est le cas avec la traduction relayée française qui est signée d'une seule main.

Un autre exemple est possiblement ici nécessaire afin de relativiser certains des préjugés de la pratique. Isaac Bashevis Singer est un auteur polonais qui a immigré aux États-Unis au moment de la montée du nazisme quelques années avant le début de la Seconde Guerre mondiale. Malgré son exil, il a continué d'écrire ses romans en yiddish toute sa vie. De plus, assisté de rédacteurs anglophones, il a lui-même traduit ses romans en anglais. Enfin, à sa propre demande, ce sont ses traductions anglaises qui ont servi de pivot aux traductions en d'autres langues, requête qui d'ailleurs ressemble étrangement à celle de Mishima. Ce qui rend le cas Singer unique, et particulièrement intéressant, est qu'il ne s'est pas contenté d'autotraduire ses romans, il les a adaptés au lectorat américain, c'est-à-dire qu'il a apporté des changements, parfois majeurs, allant même jusqu'à changer la fin d'un roman. Il serait possible de chercher à comprendre les raisons idéologiques et politiques qui ont mené Singer à agir de la sorte. Enfin, il est vrai que le cas Singer est différent de celui de Mishima qui n'est jamais intervenu dans ses traductions. Il s'agit de deux exemples

différents qui permettent d'offrir respectivement une perspective nouvelle de la traduction indirecte, d'où la pertinence de faire ici référence au cas Singer.

Avant de continuer, j'aimerais apporter une nuance supplémentaire. Il est souvent question en traductologie de la dualité entre les approches « foreignization » et « domestication » (Venuti, 1991). Dans le cas de la foreignization, le traducteur conserve les éléments d'étrangeté du texte original alors que pour la domestication, celui-ci les adapte afin de faciliter la lecture et ainsi donner l'impression que la traduction est en réalité un original. Je chercherai cependant à m'éloigner de ce cadre théorique qui ne sert en rien mon propos. C'est à mon sens en bonne partie la dominance de la logique binaire dans le discours en traductologie qui renforce plusieurs préjugés entourant la traduction indirecte ; c'est pourquoi j'éviterai de chercher à prouver à quelle approche le travail de Singer correspond et me contenterai d'y faire référence comme étant un effort d'adaptation spécifiquement orienté vers le lectorat américain.

Au sujet des transformations qu'apportait Singer dans ses traductions, Anna Norich (2001) écrit ceci :

The differences between the Yiddish and the English texts certainly illustrate this attempt to address different audiences and the considerable attention devoted to editing and revising. Any number of examples suggest a similar pattern: Jewish religious terms are erased or glossed, lengthy and often repetitive serialized novels are shortened, whole episodes in the Yiddish may be eliminated in English. (*np*)

Dans le cas des romans de Singer, les traductions relayées ne peuvent faire autrement que de répéter les effets d'adaptation, orientés pour le public américain, et en ce sens, ce qui abonde dans le sens de la première impression de Bellos. Cependant, en

s'attardant plus attentivement au problème, il est possible de constater qu'en réalité, cette idée mérite d'être nuancée quelque peu. La différence majeure tient au fait que c'est l'auteur qui « altère » son texte. Aussi, l'auteur est autorisé à le faire, contrairement au traducteur et au rôle qui lui est reconnu actuellement.

S'il est vrai qu'il ne peut « altérer » le texte, il n'est cependant pas rare pour le traducteur littéraire d'adapter certains éléments du texte source. Il fera parfois face à une référence culturelle si précise et obscure qu'il se verra obligé de la modifier afin de ne pas laisser son lecteur dans le néant. Ce sera par la suite au traducteur de décider de la liberté qu'il se permet de prendre dans son travail, liberté qui est généralement modulée selon les courants et les tendances (les normes) quant à la pratique de traduire de chaque époque et de chaque culture.

Évidemment, les changements apportés par Singer sont considérables et les libertés qu'il a prises sur ses textes sont certainement plus importantes que celles prises par un traducteur sur l'œuvre d'un autre. Il est question dans certains cas de segments complets en yiddish et de références religieuses (probablement jugées trop hermétiques) supprimées. Par contre, on ne peut nier que ce travail a été fait dans le but de faciliter la lecture du public cible étranger aux éléments de la culture yiddish. L'œuvre de Singer a-t-elle pour autant été altérée par ces changements ? L'entièreté de ses écrits a pourtant été traduite à partir des versions anglaises. Sa renommée mondiale est donc basée sur la lecture de ces versions (traductions et traductions relayées) qui ont aussi été considérées pour le prix Nobel qu'il a remporté en 1978. Est-il alors possible de croire que les transformations aient véritablement édulcoré l'œuvre ? Elles l'auront certainement changée, mais elles ont surtout permis son accessibilité, et le travail d'adaptation de Singer n'est en ce sens pas

éloigné de celui de tout traducteur ayant à rendre compréhensible l'étrangeté d'une autre culture.

Par contre, il existe certains exemples où « l'altération » du texte, dans le processus de traduction indirecte, est bien réelle. *Death in Midsummer and Other Stories* est un recueil de nouvelles de Yukio Mishima traduit en anglais par Edward G. Seidensticker, Ivan Morris, Donald Keene et Geoffrey W. Sargent. Il s'agit en fait d'une publication qui rassemble différentes nouvelles ayant été précédemment publiées dans des magazines américains. Ce sont ces traductions qui ont servi de pivot à la traduction française du recueil publié chez Gallimard *Mort en été*. Le recueil anglais mentionne cependant que la première nouvelle est en réalité une version abrégée, probablement afin qu'elle puisse correspondre aux standards de la revue dans laquelle elle a été publiée. En revanche, non seulement le recueil français ne crédite par les traducteurs anglophones pour leur travail, mais il omet le fait qu'une de ces nouvelles est traduite d'une version abrégée. L'adaptation a été faite de manière à répondre à un contexte de publication très précis, répondant à des normes, dans ce cas-ci de longueurs, qui ont été ensuite répétées dans la traduction relayée. Singer, en revanche, cherchait au contraire à sortir son texte d'un contexte (culturel) précis afin de le rendre accessible à un public plus large.

Il peut également arriver que le traducteur oriente son travail selon une idéologie particulière comme le décrit Geneviève Roche (2001) à propos de la traduction-relais en allemand à partir de traductions françaises au courant du XVIII^e siècle :

Le corpus des textes informatifs contient en effet certains exemples de traductions allemandes présentant par rapport à l'original des changements fondamentaux motivés par des oppositions idéologiques entre la France et l'Angleterre. Dans le domaine religieux tout d'abord, les divergences

confessionnelles peuvent conduire le traducteur français à une interprétation tendancieuse du texte anglais, interprétation reprise parfois intégralement dans la traduction allemande. (p. 122)

Encore une fois, de telles modifications, qui, à certains égards, peuvent être dommageables lorsque répétées par la traduction indirecte, ne peuvent être comparées au travail de Singer. Tout comme la traduction-adaptation anglaise de *Mort en été* de Mishima, ce genre de traduction indirecte transportait le texte dans un contexte spécifique, alors que les traductions-adaptation de Singer visaient à sortir le texte d'un contexte spécifique, soit celui de la langue et de la culture yiddish.

Quant aux différentes problématiques soulevées par l'exemple du travail d'adaptation fait par Singer sur son œuvre, la question qu'il faut se poser est peut-être celle-ci : si les effets de transformation qui ont lieu dans le processus de la traduction directe sont courants et acceptés, pourquoi seraient-ils soudainement dommageables pour le texte une fois soumis au processus de la traduction indirecte ?

Dans le cas des romans de Singer, le traducteur-relais fera face à des éléments d'étrangeté ayant été adaptés pour le lectorat américain, et dont les effets sont amoindris, à tout le moins, pour tout lecteur étranger à la culture yiddish. Ainsi, s'il est nord-américain, le traducteur-relais ne considérera pas ces éléments comme étant étrangers, étant donné qu'ils ont été modifiés de manière à passer « inaperçus » aux yeux du lectorat américain. Le travail d'adaptation qu'a fait le traducteur anglophone, ou dans ce cas-ci Singer, n'est donc pas altéré ou aggravé, il n'est que répété. Bien sûr, ce processus empêche le traducteur de la traduction relayée de conserver les éléments d'étrangeté de l'original, mais en général, je serais porté à croire que le traducteur-relais chercherait à son tour à rendre les éléments

d'étrangeté du texte plus accessibles, en les adaptant à son tour. Il demeure cependant limité dans son intervention, ce qui rejoint certainement l'aspect principal soulevé par le commentaire de Kenec'hdu vu précédemment.

Prenons ensuite le problème d'un autre angle, dans le cas où le traducteur-relais n'est pas américain, mais japonais par exemple. Il trouvera dans les éléments ayant fait l'objet d'une adaptation le même effet d'étrangeté que le traducteur pivot vis-à-vis de la version originale étant donné qu'il est tout aussi « étranger » aux spécificités de la culture américaine que le traducteur anglophone à celles de la culture yiddish. Ainsi, j'arrive à la conclusion qu'un traducteur, qu'il soit devant un original ou une traduction pivot, fera face à une situation semblable, et que seule son « étrangeté » en regard de la culture source peut moduler son intervention sur le texte.

Cette réflexion comporte certainement ses limites, car les éléments d'étrangeté d'un texte ne peuvent se limiter à un simple concept théorique et générique englobant l'ensemble des aspects qui constitue la singularité d'un texte, en lien avec sa langue et sa culture. De tels éléments peuvent s'incarner de multiples façons dans le texte tant implicites qu'explicites. Cependant, si l'on dissèque le processus de la traduction (directe comme indirecte) dans ce rapport avec les éléments d'étrangeté, le constat reste le même. Il est impossible de porter un regard négatif sur la traduction indirecte sans le faire du même coup sur la traduction directe. Les deux pratiques sont indissociables, elles soulèvent les mêmes questionnements.

La question de l'interprétation en traduction indirecte

Il est vrai que les considérations théoriques propres à la traduction directe sont également applicables à celle de la traduction indirecte. Il s'agit après tout d'un même procédé technique et linguistique, seule la « nature » du texte source change. Ces deux formes de pratique partagent également les préjugés et idées préconçues rattachés à la traduction de manière générale, et qui persistent souvent dans l'esprit du grand public. À ce sujet, Venuti écrit en tenant compte de la perception du lectorat américain et britannique : « translation is defined as a second-order representation: only the foreign text can be original, an authentic copy, true to the author's personality or intention, whereas the translation is derivative, fake, potentially a false copy. » (2004, p. 7). L'idée voulant que la traduction soit une « fausse copie » ou encore un dérivé témoigne de cette perception populaire selon laquelle le travail du traducteur consiste à reproduire un texte dans une autre langue. Ce point de vue est bien évidemment réducteur, mais surtout persistant, et ce, malgré que la recherche en traductologie ait ouvert les perspectives quant à la complexité de la traduction, lui permettant par le fait même de sortir un tant soit peu de son carcan logique binaire, afin de l'inscrire dans un cadre de réflexion plus vaste. L'un des aspects de la théorie qui justement a aidé à sortir de la conception de simple « reproduction » est la question de l'interprétation.

Toute traduction est en réalité une interprétation, car tout texte qui est traduit doit inévitablement être lu avant tout. C'est Hans J. Vermeer qui fait référence au traducteur comme réceptacle du texte : « A translator is first of all a recipient of a source texteme to be translated, and text reception is a form of text production » (1998, p. 43). Lorsque Vermeer mentionne la réception du texte, soit sa lecture, qui se trouve à être par le fait même sa

production, ce à quoi il fait référence est la mécanique biphasée (lecture/écriture) à la base de toute traduction, mécanique qui s'articule au moyen de l'interprétation des différents éléments qui constituent le texte.

Un aspect propre à la traduction pragmatique offre une certaine explication à son acceptation de la traduction indirecte, et c'est le fait qu'il n'y ait théoriquement aucun auteur qui signe le texte. Il n'est donc pas question de propriété intellectuelle ou de droits d'auteur. En règle générale, la traduction pragmatique, comme son nom l'indique, s'intéresse uniquement à la fonction utilitaire de la traduction consistant à transmettre un message d'une langue à une autre. La qualité formelle de la traduction n'est certainement pas à négliger, là n'est pas mon propos, et plusieurs traducteurs pragmatiques savent faire preuve de créativité lorsque vient temps de rendre en langue d'arrivée un passage présentant une difficulté de traduction, mais le fait est que la traduction pragmatique a pour première fonction de transmettre de façon efficace et précise un message sans se soucier de rendre dans une autre langue la « voix » de celui qui est à l'origine du texte source. Alors que le texte littéraire, bien qu'il soit lui aussi porteur d'un « message », répond à des caractéristiques formelles uniques, découlant de la vision d'un auteur, que le traducteur doit rendre dans la langue d'arrivée.

Afin d'ajouter un appui supplémentaire à ce segment, je vais me référer un instant à Roland Barthes (1984), dans sa fameuse conférence intitulée, « La mort de l'auteur » qui mentionne ceci :

[U]n texte est fait d'écritures multiples, issues de plusieurs cultures et qui entrent les unes avec les autres en dialogue, en parodie, en contestation; mais il y a un lieu où cette multiplicité se rassemble, et ce lieu, ce n'est pas l'auteur, [...] c'est le lecteur : le lecteur est l'espace même où s'inscrivent,

sans qu'aucune ne se perde, toutes les citations dont est faite une écriture; l'unité d'un texte n'est pas dans son origine, mais dans sa destination [...] (p. 69)

En définitive, un seul aspect persiste et domine lorsque vient temps de porter un regard sur la traduction. Comme le mentionne Barthes, un texte existe d'abord parce qu'il est lu, et une traduction avant d'être produite, doit passer par la lecture. Ainsi, traduction directe ou indirecte, il n'est question que d'un même procédé, l'interprétation d'un texte.

Au sujet de l'interprétation d'une œuvre, il est fort intéressant de se pencher sur le cas de l'auteur japonais Kenzaburo Oe (1998), qui a lui aussi demandé que l'un de ses romans, *Kojinteki Na Taiken*, soit uniquement traduit à partir de sa traduction anglaise, *A Personal Matter*, de John Nathan. Il mentionne au sujet de la traduction relayée de son livre ceci :

In Israel, they are going to publish the Hebrew edition of my book, *A personal Matter*, and this edition is translated through the work of John Nathan; so the Israeli reader, if he has a very, very delicate ear, can identify the voice of the original Japanese, the voice of the English version by John Nathan, and the voice of the Hebrew version. I am very eager to hear about the impression of that style. (p. 218)

Il s'agit, à ma connaissance, d'un des rares cas où un auteur dont l'une de ses œuvres a fait l'objet d'une traduction-relais se prononce sur le sujet. Dans les exemples d'embargo semblables mentionnés jusqu'ici, soit celui de Mishima, qui a justifié sa demande en évoquant la qualité exceptionnelle de la traduction anglaise (qu'il n'avait pas lue au complet), et celui de Singer qui n'a jamais véritablement justifié sa requête, Oe offre en revanche dans son commentaire un éclaircissement sur sa conception de la traduction-relais, conception qui s'avère en réalité plutôt étonnante.

D'abord, il se place lui-même, l'auteur, son traducteur ainsi que le traducteur-relais sur un même pied d'égalité en référant à leur « voix³ » respective que le lecteur attentionné sera en mesure d'entendre, ou du moins, de lire. Enfin, Oe ne semble pas concevoir la traduction comme un processus de reproduction, mais plutôt comme une sorte de jeu de superposition, et que les trois voix, les trois interprétations, ne seraient plus dans un rapport de similitude, mais de complémentarité.

Selon cette idée, pourrait-on arriver à mettre de côté l'idée de « reproduction » au profit d'une conception plus ouverte de la traduction, où justement, les voix de ses différents auteurs ne seraient plus perçues comme étant en mimétisme, mais en écho ? N'est-ce pas justement là, dans le mélange des langues et des cultures, que la traduction trouve véritablement sa place, et que dans son processus de transfert linguistique, elle pousse l'écriture à se confronter à elle-même et fait ressurgir d'au dehors du signifiant la véritable la voix que soutient le texte? Est-ce qu'il ne serait donc pas possible de percevoir la traduction indirecte non pas comme un processus renforçant les déformations qu'entraîne la traduction, mais plutôt comme un renforcement des forces de cette pratique, de ses qualités qui la constituent comme écriture servant à faire se rencontrer au sein d'un même texte, différentes voix, langues et cultures ?

Si l'apport de différentes cultures au sein d'un texte amené par la traduction indirecte peut être vu comme bénéfique, cette pratique comprend malgré tout une certaine part de « risques » dans la manière dont le caractère imminent interprétatif du processus de la traduction influe directement sur le texte. Y a-t-il, en fait, un risque de contamination ?

³ « Voix » peut ici faire écho à la théorie du roman polyphonique de Bakhtine, mais est cependant strictement entendu au sens où Oe semble l'utiliser, à savoir, l'ensemble de caractéristiques formelles qui constituent le style unique à celui qui écrit.

Et si c'est le cas, de quel genre de contamination est-il question?

Il faut peut-être à ce sujet se demander si l'ancrage socio-historique du traducteur peut présenter un problème lorsqu'il est question de traduction indirecte. En d'autres mots, se peut-il que, advenant qu'une traduction pivot d'un texte soit produite à une époque donnée, dans une culture donnée, sa traduction indirecte devienne le vecteur de ces considérations vers une autre langue, d'où la possibilité d'un cas de « contamination » ? Et advenant que cette traduction pivot demeure pour une longue période de temps l'unique texte source des traductions indirectes de ce texte, n'y a-t-il pas aussi un danger de le figer dans une époque, et ce, malgré qu'il soit retraduit afin de le rendre au goût du jour ?

On ne peut imaginer un traducteur ou encore un éditeur compétent décider de traduire une version pivot écrite dans un style archaïque ou trop près d'une tendance littéraire désormais désuète, du moins, dans un contexte où la traduction est faite à des fins d'actualisation d'un texte. Cependant, l'hypothèse d'une contamination culturelle par le truchement de la traduction indirecte demeure envisageable.

Les belles infidèles soumises au relais, la domination d'une culture

Le cas des « belles infidèles » représente un exemple assez criant lorsqu'il vient temps de rendre compte des possibilités de contaminations culturelles inhérentes à la traduction indirecte. Au courant du XVIII^e siècle, l'Allemagne a eu recours à des traductions pivots françaises pour traduire des textes anglais. Bien qu'il soit difficile de chiffrer l'importance de ce phénomène au cours de cette période, entre autres parce que

plusieurs sources allemandes ont été détruites durant la Seconde Guerre mondiale, il est question, pour ce qui est uniquement des récits de voyage, de 5 à 10 % de l'ensemble des traductions produites au cours de cette époque (Roche, 2001, p. 22). Encore une fois, on ne peut parler d'un phénomène largement répandu, par contre, il demeure malgré tout plus que marginal et mérite d'être considéré d'autant plus qu'à la même époque, le domaine des lettres en France connaissait le phénomène culturel qui a été nommé par la suite « les belles infidèles ». Afin de répondre aux mœurs et aux conceptions stylistiques du grand public, principalement composé de la bourgeoisie, plusieurs traducteurs, appartenant eux aussi à la bourgeoisie, ont fait preuve d'une grande liberté, modifiant le texte sans se soucier d'y être « fidèle ».

J.L. Favier, traducteur de *A letter to Sir Windham (Bolingbroke)*, il affirme encore en 1753, après avoir annoncé “quelques suppressions ou légers changemens” ainsi que le retranchement de “dix ou douze pages, dont le contenu n'est qu'une paraphrase ou une extension de ce qui précède”: “Ces changemens [...] ne produisent aucune altération essentielle dans le sens littéral & la traduction, loin d'être trop libre, pourroit bien paroître servile.” (Roche, 2001, p. 42)

Ce qui est perçu comme des changements mineurs est en fait une véritable transformation du texte, dans cet exemple, près d'une douzaine de pages ont été retirées, et inévitablement, ces transformations ont été recrées dans la traduction relayée allemande. Les traductions des « belles infidèles » correspondaient à une époque et à une culture donnée, et leur pratique est aujourd'hui perçue de manière négative, principalement parce qu'elle cherchait à privilégier un style « avec ses propriétés singulières de purisme et de conformisme » (Mounin, 1978, p. 20) au détriment du sens réel du texte source.

Les traducteurs contemporains, malgré la conception « moderne » de la traduction, n'échappent pas à une volonté d'accorder une attention particulière à la qualité formelle de

la langue d'arrivée tout en accordant en revanche moins d'importance au sens. Michel Gresset écrit au sujet de Coindreau (1992) qui a traduit des grands noms de la littérature américaine, notamment Capote, O'Connor, Faulkner et Steinbeck ceci :

Jamais il n'a connu la tentation de créer un mot, même par assimilation, ni de « tordre le cou » à la syntaxe ou à la règle qui prétend interdire de répéter quoi que ce soit (ou presque) en français – , le caractère véniel qu'il accordait à un contresens, a fortiori à un faux-sens, d'interprétation, – alors qu'une faute de jugement (par exemple une faute d'évaluation dans le niveau de langue, lui paraissait mortelle. (p. IX)

La pratique de Coindreau dans sa volonté de privilégier la forme et, peut-être même au détriment du sens véritable de l'original n'est certainement pas éloignée de celle des « belles infidèles ». Bien que les traductions de Coindreau n'aient, à ma connaissance, jamais servi de pivot pour des traductions-relais, elles ont tout de même été le vecteur d'une importante part de la littérature américaine en France, vecteur forgé par « l'influence de la critique littéraire, des normes de la culture française et des modèles qui y sont en vigueur » (Van Quickelberghe, 1995, p. 25).

En fin de compte, chaque époque, chaque culture est soumise à des tendances et des normes stylistiques lui étant propres, et qui sont appelées à évoluer avec le temps, d'où la nécessité d'actualiser certaines œuvres majeures en les retraduisant. Ce n'est donc pas sur ce point que les « belles infidèles » sont critiquables. Le véritable problème vient du fait que les traductions françaises ont servi au courant du XVIII^e siècle de versions pivots vers l'allemand.

On pourra sur ce point m'accuser d'être en contradiction avec moi-même, car si dans un premier temps j'ai cherché à nuancer l'impact de tels changements dans un

processus de traduction-relais en référant au cas d'Isaac Bashevis Singer, je tente, dans le cas des « belles infidèles » de les condamner. Cependant, bien que semblables, ces deux cas « d'adaptation » sont différents. La visée du travail d'adaptation qu'a fait Singer sur ses textes était personnelle, au sens où elle répondait à une démarche qui lui était unique et qui ne s'inscrivait pas dans des normes de l'époque. Sa traduction était « libre » et ne répondait à nul autre contexte culturel que le sien, soit celui d'un auteur polonais immigré aux États-Unis. Alors que les traducteurs des « belles infidèles » écrivaient en réaction à un courant, une mode, propre aux normes d'une culture et d'une époque.

Le courant des « belles infidèles » ou encore une pratique plus actuelle telle que celle de Coindreau peut représenter un aspect néfaste, possiblement dommageable, de la traduction indirecte, à savoir, celui de renforcer l'emprise d'une culture dominante.

L'utilisation du français comme langue relais n'est certes pas un fait spécifique à l'Allemagne du XVIII^e siècle. Bien qu'on pourrait tout autant démontrer qu'il a servi d'intermédiaire dans l'Europe entière à cette époque : non seulement pour véhiculer la littérature anglaise vers l'Italie, l'Espagne, la Hollande, entre autres, mais aussi pour propager des genres ou des auteurs précis ; même les traductions du latin, langue faisant partie du fonds de culture humaniste européen, sont parfois comparées à leurs pendants français. Il est par conséquent clair que l'on a affaire à l'une des manifestations de l'hégémonie culturelle française à l'époque moderne. (Roche, 2001, p.11)

Ainsi, la méthode française de traduire s'est propagée, entre autres, dans la culture allemande par le moyen de la traduction indirecte. Il est donc sans doute juste de parler ici d'un cas de « contamination ».

À notre époque, le recours régulier à la traduction indirecte en milieu pragmatique ne peut pas échapper à la dominance de l'anglais (comme langue pivot) dans la sphère économique mondiale. En littérature, selon le corpus de la littérature japonaise d'après-

guerre, l'anglais est sur ce point également dominant. Cette forte présence de l'anglais, doublée d'un recours à la traduction indirecte, peut certainement mener à une dominance des normes de la langue et de la culture anglaise (généralement américaine), et par le fait même, une certaine forme d'homogénéisation des langues découlant de l'influence que subissent celles-ci par le moyen des traductions indirectes.

Il s'agit bien évidemment d'une hypothèse. Cependant, selon les différents corpus mentionnés jusqu'ici, la traduction indirecte demeure toujours minoritaire. Craindre que ces effets puissent avoir un impact dramatique sur une culture ou une langue, du moins en littérature est peut-être exagéré. Il en demeure malgré tout qu'elle aura certainement influencé la réception de plusieurs textes traduits à cette époque et continu encore de le faire aujourd'hui, notamment dans la littérature japonaise.

Difficile à cette étape-ci d'établir une conclusion sur le tabou entourant la pratique de la traduction indirecte en littérature. Malgré que certains passages de ce chapitre ont pu donner l'impression que je cherchais avant tout à démentir ce tabou, mon but était plutôt d'offrir, en m'appuyant sur des opinions diverses ainsi que les différents documents récoltés en cours de recherche, des perspectives nouvelles sur cette pratique. Enfin, si ce chapitre s'est principalement intéressé à la démystification de ce phénomène, un point majeur persiste. Si les préjugés et les tabous de la traduction indirecte résistent, c'est d'abord et avant tout parce qu'on préjuge de ses effets pervers sur l'original, et ce, à cause du détour emprunté par la traduction pivot.

Il serait à ce sujet intéressant de s'attarder sur les aspects du texte pivot pouvant exercer une influence sur la traduction relayée. Le cas Mishima par exemple implique des

cultures ayant eu une influence considérable l'une sur l'autre, à l'époque de la rédaction de l'original et de la traduction, et qui entretenaient à la fois un rapport conflictuel, la Seconde Guerre mondiale ayant grandement contribué à l'échange, parfois trouble, souvent complexe, entre les États-Unis et le Japon. Peut-on reconnaître cette influence dans la traduction-relais de *La mer de la fertilité* ?

L'embargo Mishima, une traduction et ses paradoxes

Un contexte historique

Le 15 août 1945, au midi, pour une première fois, l'empereur japonais fait une apparition publique à la radio pour annoncer le retrait des troupes, et par le fait même, la fin de la Seconde Guerre mondiale. Pour les auteurs japonais de l'après-guerre, notamment Oe et Mishima, il s'agit d'un moment marquant, traumatisant, qui a grandement influencé leur vision littéraire.

Il s'agit aussi de l'événement qui marque le début de l'occupation américaine sur le territoire japonais, et qui durera près de sept ans. Pendant cette période, le Japon connaîtra des changements d'importance, tant au point de vue culturel, social que politique. On cherche en quelque sorte à s'éloigner des valeurs traditionnelles et orientales, perçues dorénavant comme archaïques et rattachées à l'échec de la guerre, pour adopter les valeurs de l'Occident associées au progrès et à la modernisation. Sous l'occupation, le pays est alors divisé quant au choix politique à faire : la droite désire revenir aux principes de l'Ère Meiji⁴ et s'affranchir de la tutelle américaine, la gauche désire pousser plus loin les réformes démocratiques et refuser l'alignement avec les États-Unis alors que le parti de centre affirme que le Japon ne peut se dissocier de ce qu'il qualifie du « monde libre » (Souyri, 2010, p. 567). Les Américains sont pour eux l'unique porte d'entrée vers ce « monde libre ».

C'est une période trouble pour la société japonaise pendant laquelle les problèmes d'approvisionnement alimentaire provoquent de graves famines, causant des milliers de morts, sans compter les crimes perpétrés par les soldats américains en place. Au lendemain

⁴ La période de la « restauration Meiji », ayant lieu de 1868 à 1912, marque la fin de la politique d'isolement du Japon et le début de sa modernisation ainsi que son ouverture sur le monde occidental.

de la guerre, les Japonais se retrouvent face aux ruines de leur pays, mais également de leur culture qu'ils ont l'impression de perdre aux mains des États-Unis, un pays qui semble pour eux à la fois une voie d'avenir et de finalité.

Si dans plusieurs pays l'on parle de la fin de la période de l'après-guerre comme ayant lieu au début des années 1950, le cas du Japon est plus complexe et ne fait pas le consensus parmi les spécialistes.

À plusieurs reprises, des observateurs ont décrété au Japon « la fin de l'après-guerre » sans convaincre grand monde. La fin de l'occupation américaine et le traité de San Francisco signé le 27 avril 1952 [...] auraient pu constituer une date charnière, mais ce n'est pas le cas. [...] Du point de vue des relations internationales, 1956 (normalisation des relations avec l'URSS), 1965 (avec la Corée du Sud) ou 1972 (avec la Chine populaire) sont aussi des étapes importantes. D'autres font des années 1955-1956, qui marquent le début de l'hégémonie d'une grande force politique conservatrice, le parti libéral démocrate, [...] la fin de l'après-guerre. Pourtant, en 1965, le premier ministre, Sato Eisaku, se rend à Okinawa et déclare : Tant qu'Okinawa ne sera pas rendue à la mère patrie, l'après-guerre ne sera pas terminée au Japon. (Souyri, 2010, p. 551)

D'un point de vue politique, difficile donc pour le Japon de déterminer à quel moment il est sorti de l'après-guerre, et même, s'il en est véritablement sorti. D'un point de vue littéraire, Oe (1988) considère la mort de Mishima en 1970 comme l'événement marquant la fin de la littérature d'après-guerre :

Mishima's suicide is an incident which can never be effaced from our memory, for he supposedly had prepared a baleful ghost to appear time and time again whenever Japan encountered a political crisis. This is one of the reasons why I have set 1970 as the year in which the curtain fell for postwar literature – literature which, through Japan's defeat in 1945, was begun as a means of giving vent to cultural energies that had been suppressed since the prewar days. (p. 363)

Cette affirmation vient certainement ajouter à l'importance, déjà considérable, de la mort de Mishima, car, d'une certaine façon, le coup d'État suivi du suicide spectaculaire de l'auteur est venu cicatriser au fer rouge la blessure demeurée ouverte dans le cœur et l'esprit des Japonais à la suite de l'échec de la Seconde Guerre mondiale. Ces deux événements, marquant d'une part le début de l'après-guerre, et de l'autre, la fin, offrent certainement une compréhension de la teneur et de la gravité de cette période pour la société japonaise.

L'après-guerre a fait place à une pluralité de voix au sein de la littérature japonaise. Bien que très différentes, leurs voix émergent toutes d'une même série de traumatismes liés au contexte historique dans lequel ils ont tous grandi. Il y a d'abord la guerre, période pendant laquelle la fièvre nationaliste était à son paroxysme. À l'école, les jeunes Japonais étaient obligés de se présenter devant la classe et de démontrer leur dévouement envers l'empereur en jurant de s'ouvrir le ventre pour lui s'il leur demandait, participant ainsi à la sacralisation de cette figure d'autorité (Oe, 1969). Kenzaburo Oe raconte comment, alors qu'il n'était à l'époque qu'un petit enfant, l'annonce faite par l'empereur a été marquante dans sa vie :

The adults sat around their radios and cried. The children gathered outside in the dusty road and whispered their bewilderment. We were most confused and disappointed by the fact that the Emperor had spoken in a *human* voice, no different from an adult's. [...] How could we believe that an august presence of such awful power had become an ordinary human being on a designated summer day?
(p. x)

Ce que décrit Oe à travers cet épisode de son enfance, loin d'être anecdotique, c'est le choc qu'a subi l'entièreté de la société japonaise au même moment. Le choc où, en l'espace d'un très court instant, une société qui avait perçu l'empereur comme un symbole

de leur identité nationale, chérissant son image à la manière d'une idole ou d'un dieu, voyait ce même symbole prendre une forme humaine, humaine et surtout banale. Il faut ajouter à cela, les violences de la guerre, notamment la bombe atomique. Ces auteurs ont ensuite expérimenté l'occupation, pour la plupart, au même moment qu'ils amorçaient leur carrière littéraire. Ce sont donc ces multiples violences qui ont forgé la plume de ces écrivains. Enfin, Mishima a grandement « traduit » dans son œuvre ce traumatisme vécu par les auteurs de l'après-guerre. Peut-être en partie parce que son enfance a été marquée par l'intransigeance de son éducation, éminemment teintée de fièvre nationaliste, et l'isolement, il vivait seul avec sa grand-mère, qu'au moment de cette annonce, tout ce qui constituait alors son imaginaire et son identité s'est effondré. En entrevue, alors qu'on lui demande ce qu'il considère être le moteur de son écriture, il répond : « Being brought up during the war and being told at the age of 20 that everything until then had been a mistake — that's all. » (Flanagan, 2015)

Les auteurs de l'après-guerre partagent tous une même référence historique, certes, mais leurs influences sont aussi semblables, et plus important encore, en rupture avec leurs prédécesseurs. Pour une première fois de manière aussi significative au Japon, les auteurs sont influencés par les écrits de l'Occident. Haniya et Shiina ont étudié Dostoievsky, Noma s'est intéressé au symbolisme français, Ooka lisait Stendhal (Oe, 1988, p. 361), Oe mentionne à plusieurs reprises l'influence que la philosophie allemande a eue sur son travail et *Huckleberry Finn* de Marc Twain est son livre préféré. La littérature d'Abe fait souvent écho à Kafka et Mishima a mentionné que *Le bal du compte d'Orgel* de Raymond Radiguet est un des livres français l'ayant le plus marqué. Ces influences multiples expliquent la diversité des genres et des styles des auteurs japonais de l'après-guerre, mais

malgré leur différence, ils conservent tous un même bagage, une même histoire. Cette division qui prenait place au sein de la société japonaise était le moteur d'un grand nombre de ces auteurs, Mishima et Oe assurément, et s'incarnait, dans leur vie, comme dans leurs écrits, par une série de paradoxes.

Le paradoxe du Japon et des États-Unis

Il faut cependant comprendre que les États-Unis et le Japon ont procédé, particulièrement depuis la fin de la Seconde Guerre, à un nombre important d'emprunts culturels, et ce, dans les deux sens. Si ces emprunts sont pour certains évidents, notamment dans le cas de l'importation du théâtre *Kabuki* aux États-Unis (E. Thornbury, 2008), au cinéma, les *Sept samouraïs* (1954) d'Akira Kurosawa devient aux États-Unis un western sous le nom des *Sept magnifiques* (1960), ou encore le film japonais *Afraid to Die* (1960), dans lequel Mishima tenait d'ailleurs le rôle principal, reprenant les codes et l'esthétique du film de gangsters américain, l'ensemble de l'entreprise d'échange culturel, et d'influence mutuelle, prenant place entre ces deux cultures, liées par un complexe d'infériorité et de supériorité, n'a rien de simple.

America's influence on Japan is obvious; the reverse influence, though less obvious, is ever more palpable. Yet influence is not really the word to describe relations between major centers of economic and cultural power. These relations include translation, adaptation, appropriation, assimilation, cooptation -- and also plain rejection. Hence, instead of influence, I say transaction; for the model is always changed in cultural replication; something is lost *and* something gained in translation, and the idea of an "original", in a time of simulacra, carries no convictions. (Hassan, 1990, p. 81)

Hassan utilise ici le terme traduction au sens métaphorique et ne réfère pas nécessairement à la pratique, mais il est encore question malgré tout d'un aspect central du présent mémoire et c'est le concept de « l'original ». Selon Hassan, dans le contexte d'échange culturel ou encore de reproduction culturelle l'original ne fait pas figure d'autorité.

En réalité, il est vrai que les échanges culturels sont si nombreux entre les États-Unis et le Japon que l'on peut y référer comme une forme de « dialogue transculturel » : « a transcultural discourse, not simply intercultural – that is, not simply situated in one culture looking at the other – but also moving across cultures, moving beneath or above, between or besides, cultures. » (Hassan, 1990, p. 74) Ces emprunts culturels entre les deux pays sont donc si brouillés qu'il devient dans certains cas ardu de déterminer où se situe « l'original », car, même si celui-ci existe, il arrive très souvent qu'il ait été à son tour influencé par la culture « adverse ».

Le paradoxe qui unit les États-Unis et le Japon repose essentiellement sur cet échange culturel qui, depuis la fin de la Seconde Guerre, s'est consolidé autour d'un rapport politique plaçant les deux partis, tantôt comme des alliés, tantôt comme des opposants. C'est au cœur de ce paradoxe, au début de l'essor des échanges entre les deux pays qu'est apparu Mishima dans le paysage littéraire mondial.

Le paradoxe d'un auteur

Mishima est généralement perçu comme un auteur inclassable, fasciste pour certains, fou pour d'autres, poète ou encore écrivain réaliste, nihiliste qui pourtant s'est grandement inspiré de la pensée bouddhiste. En fait, rien ne permet véritablement de « classer » Mishima. Il n'est pas rare que l'on cherche à le définir en référant à son opposé

Oe. Par l'écart idéologique existant entre les deux auteurs, l'on arrive à tracer un portrait assez complet du schisme dans lequel le Japon était plongé durant cette période. De plus, cette comparaison soulève le caractère marginal et obsolète de Mishima qui cherchait à recréer une époque révolue.

They [Mishima et Oe] both have written extensively about the emperor system [...] they may be seen as occupying opposite ends of the postwar Japanese ideological continuum. Mishima organized a small private army and attempted a "Showa Restoration" in 1970; when it failed he committed suicide, ostensibly in the emperor's name. Oe on the other hand is a committed speaker for a variety of liberal and even radical issues, who excoriates all the values that Mishima apparently stood for. Of these values the most important is the emperor system [...] Oe believes to be one of the most pernicious threats to a truly democratic modern Japan. Both writers deal widely, even perhaps obsessively, with these issues in their essays and fiction. (Napier, 1989, p. 71)

Mishima aura consacré son œuvre, sa vie et sa mort à la fascination qu'il vouait aux valeurs traditionnelles japonaises. Nombreux textes et articles ont été écrits au sujet des différents éléments qui ont forgé cette fascination chez Mishima, je peux mentionner à ce sujet ses deux principales biographies, *Mishima: A Biography* par John Nathan et *Life and Death of Yukio Mishima* par Henry Scott Stokes. Malgré la qualité et la recherche remarquable de ces documents, – Scott Stokes, de par son amitié avec Mishima, représente un témoin privilégié de la vie de l'auteur –, une analyse et une compréhension totale de l'œuvre et de l'homme s'avèrent ardues, voire impossibles, tant les deux sont systématiquement en contradiction avec eux-mêmes. Mishima critiquait l'occidentalisation du Japon qui selon lui s'opérait au détriment de la culture japonaise. On le voit cependant souvent habillé « à l'occidental ». De plus, Mishima était l'un des rares Japonais de l'époque à jouir d'un regard sur le monde extérieur.

On comprend que Mishima ait été d'un abord plus aisé pour les étrangers, à commencer par les correspondants de presse! Quoi qu'il ait pu lui dicter ce qu'il éprouvait au plus intime, il a même été pour ses compatriotes un informateur précieux sur le nouveau monde en se faisant écrivain reporter, en publiant ses chroniques dans les grands journaux, quand sortir du Japon était encore impossible à l'immense majorité, soit du fait de l'occupation militaire, soit par manque de moyens dans une économie en reconstruction et sous contrôle des changes. (Baatsch, 2006, p. 86)

Mishima était donc d'une certaine façon l'un des rares vecteurs du Japon vers le monde occidental. Il était pourtant du même fait l'un de ses principaux détracteurs. Pour ajouter aux contradictions qui le caractérisent, il se présentait à bien des égards comme un habitué de la vie nocturne de Tokyo, il en fait d'ailleurs la description de manière assez détaillée dans *L'école de la chair* et *Les amours interdites*, mais écrivait tous les jours, avec une discipline malade, entre minuit et 5 heures du matin. Enfin, sa littérature, véhicule de sa critique de l'influence grandissante de l'Occident sur sa société, portait en elle les traces de cette même influence.

Il [Mishima] semble s'être longtemps, et parfois jusqu'au bout, raccordé surtout aux littérateurs de l'Europe, moins par le fond, qui souvent renforce et confirme le sien, que par ce qu'ils [auteurs européens mentionnés par Yourcenar, notamment Proust, Cocteau et Radiguet] lui apportent de neuf et d'insolite dans la forme. Entre 1949 et 1961, [...], la facture de ses plus grands livres, et aussi d'autres, moins bons, sera plus européenne (mais non américaine) qu'elle n'est japonaise. (Yourcenar, 1980, p. 27)

En réalité, il est difficile, du moment où l'on s'intéresse à Mishima, de trouver un aspect de sa personne ou de son œuvre qui n'est pas en contradiction, de façon directe ou indirecte, avec elle-même.

Malgré cela, une conclusion persiste : l'œuvre littéraire de Mishima est constituée d'une vision romantique de la période de l'avant-guerre, une fascination pour le

dévouement nationaliste, militaire, vision particulièrement bien représentée dans sa nouvelle « Patriotisme », qui met en scène le suicide d'un général de guerre et de sa femme. Enfin, à plusieurs reprises, notamment dans *Les amours interdites*, *Confession d'un masque* ou encore, *Après le banquet*, Mishima représente une vision pessimiste du Japon d'après-guerre. Cependant, c'est certainement à la lecture de son œuvre finale, *La mer de la fertilité*, qui se voulait d'ailleurs comme une œuvre totale, l'accomplissement de sa vie, que la pensée politique et idéologique de l'auteur apparaît avec le plus d'évidence, et pourtant, encore une fois, paradoxale.

Le paradoxe d'une œuvre

L'histoire de *La mer de la fertilité* prend place au lendemain de la guerre russo-japonaise et se termine, au quatrième tome, dans la période de l'après-guerre, jusqu'au milieu des années 1970. Le lecteur suit à travers cette période, totalisant près de 80 ans dans l'histoire du Japon, le personnage de Honda qui rencontre à travers trois réincarnations son ami d'enfance mort à l'aube de la vie adulte, chaque réincarnation représentant un tome et une nouvelle période historique.

Le choix de ce cadre historique n'a certainement rien d'anodin pour Mishima. La fin de la guerre russo-japonaise représente pour le Japon une victoire majeure glorifiant sa culture militaire et sa fierté nationale :

Pour la première fois dans l'histoire moderne, un État non occidental (des « jaunes ») parvient à vaincre, les armes à la main et en s'appuyant sur une technologie moderne, l'un des grands pays européens (des « blancs ») dont les armées passent alors pour supérieures. Dans tous les domaines (guerre navale, puissance de feu, logistique, stratégie, information...), les Japonais ont dominé leur adversaire. (Souyri, 2010, p.489)

Ainsi, partant d'un moment fort dans l'histoire moderne du Japon, où l'identité nationale est fortement affirmée par cette victoire, *La mer de la fertilité* transporte son lecteur à travers différentes périodes du vingtième siècle, utilisant les faits historiques marquants du pays, la Seconde Guerre mondiale, l'occupation américaine et les bouleversements qu'a connus par la suite la société japonaise, pour témoigner de la lente érosion des valeurs traditionnelles du pays. Le quatrième tome se conclut sur un Japon sombre, pessimiste et dénaturé, vision éminemment rattachée au regard de l'auteur sur son époque.

Parallèlement à cela, le lecteur suit la lente et triste déchéance de Honda dont la recherche perpétuelle des différentes réincarnations de son ami d'enfance le mènera à sa perte. Le roman se termine sur une ambiguïté, la dernière réincarnation n'est peut-être pas réelle et vient remettre en question la véracité de l'ensemble de la quête de Honda. Par le fait même, cette finalité fait état d'un Japon en perte de spiritualité, en décalage avec lui-même, et de sa culture désormais entachée par son influence occidentale grandissante.

Ainsi, cette œuvre-fleuve qui rend compte des conséquences négatives de la Seconde Guerre mondiale et de l'influence des États-Unis sur le Japon a été traduite partout dans le monde à travers la traduction pivot américaine. Cette simple affirmation peut sembler à bien des égards étrange, car l'embargo imposé sur la traduction paraît aller à l'encontre de ce que l'œuvre « originale » défend. Il s'agit à vrai dire du grand paradoxe de l'œuvre de Mishima qui s'incarne dans ce cas-ci à travers sa traduction, un paradoxe qui apporte certainement son lot de questionnements.

La première considération sur l'embargo Mishima porte essentiellement sur la question de la domination culturelle. « Culturel » est ici entendu au sens large et inclut également les considérations sociales et politiques ayant eu lieu durant la période de

l'occupation sur le territoire japonais. Le problème réside principalement dans l'obligation de passer par la traduction pivot qui occasionne un renforcement de la domination anglaise, et de surcroît américaine. À l'instar du cas des « belles infidèles » au courant du XVIII^e siècle, la domination d'une culture pourrait se voir renforcer par le moyen de la traduction indirecte, et dans le cas de l'embargo Mishima, au détriment d'une culture ayant déjà considérablement subi les effets de la domination. L'effet de causalité n'est cependant peut-être pas aussi simple, et on ne peut condamner cet embargo sur cette seule base. Après tout, il existe d'autres contextes de traduction où la culture cible était en rapport de domination sur la culture source. Au Québec, notamment, plusieurs œuvres littéraires à très forte idéologie nationaliste, notamment celles d'Hubert Aquin, ont été traduites en anglais⁵. L'importante recherche produite en traductologie sur le post-colonialisme constitue elle aussi un exemple supplémentaire à ce sujet. Ainsi, malgré le rapport conflictuel entre les deux langues impliquées, la traduction de ces œuvres n'est pas nécessairement remise en question quant à leur pertinence ou leur crédibilité, du moins, dans la culture cible.

Il faut également considérer dans la donne que le « faux original » anglais de *La mer de la fertilité* a été écrit par des traducteurs. Or, s'il est vrai que tout lecteur moyen ne pourra considérer les éléments d'étrangeté d'un texte qu'à travers le prisme de sa propre culture, ce n'est pas nécessairement vrai pour un traducteur littéraire. D'abord parce qu'il connaît la langue source et par le fait même a une compréhension assez importante de cette culture. Parmi les personnes ayant traduit en anglais *la mer de la fertilité*, E. Dale Saunders a étudié le bouddhisme, la littérature japonaise classique ainsi que les civilisations

⁵ Il a été question par certains de l'omission du caractère politique de l'œuvre d'Aquin dans ses traductions canadiennes anglaises. Cependant, son corpus en traduction n'a pas été discrédité pour autant. Au contraire, ces traductions ont permis, aux yeux de plusieurs, de rendre accessible son œuvre à un public plus élargi (De Grandpré, 1985, p. 54).

asiatiques de l'Est. Edward Seindensteicker, auteur de la version anglaise du quatrième tome, a été traducteur pour les Américains durant l'après-guerre, a étudié la littérature japonaise à Tokyo en plus d'avoir écrit plusieurs livres sur le Japon.

Le traducteur est donc généralement en bonne position, ayant en quelque sorte un pied dans chaque langue-culture, pour exercer son travail et ainsi interpréter le texte source à l'aide de ses connaissances et de sa compréhension du texte qu'il traduit. La question ne porte peut-être pas nécessairement sur la traduction en soi, à savoir, qui a traduit l'œuvre et de quelle façon? Il faut plutôt se demander pourquoi ce roman a-t-il été traduit ainsi, dans ce contexte, et de quelle façon cet exemple inusité peut-il arriver à jeter un éclairage nouveau sur les différents points de vue portant sur la traduction indirecte? La réponse, encore une fois, se situe au cœur d'un paradoxe.

Le paradoxe de la traduction relayée

Il a été établi jusqu'ici que l'œuvre de Mishima, et plus particulièrement la traduction relayée de sa tétralogie, prennent place dans une série de paradoxes, et évidemment, elles portent en elles les effets de ces multiples contradictions.

S'il peut paraître étonnant que je me penche pour une première fois, et aussi tardivement dans mon exposé, sur le texte même de *La mer de la fertilité*, auquel je n'avais jusqu'à présent référé que de manière conceptuelle, c'est que le nœud thématique de l'œuvre de Mishima devient à ce moment primordial pour la continuité de ma réflexion.

À titre de résumé de l'ensemble des paradoxes présentés jusqu'ici, il y a d'abord le paradoxe d'un pays, le Japon, qui entretient une relation d'échange culturel constant et important avec les États-Unis, un pays qui exerce sur lui depuis la fin de la Seconde Guerre mondiale, de façon plus au moins directe selon les époques, une domination. Il y a le

paradoxe d'un auteur, Mishima, cherchant à rendre hommage et à restaurer l'esprit d'une époque de son pays qui est révolue, une époque qu'il n'a d'ailleurs jamais véritablement connue sinon à travers la littérature. Ce même auteur aux idées jugées conservatrices d'un côté critiquait l'occidentalisation du Japon et la lente érosion de sa culture, et de l'autre, se présentait en homme du monde, à sa manière occidentalisée, et incarnait certainement la figure japonaise la plus « cosmopolite » de l'époque. Enfin, il y a le paradoxe du double testament : d'un côté une œuvre-fleuve, un monstre littéraire, qui témoigne de l'ensemble des convictions artistiques, politiques et idéologies d'un auteur, une œuvre qui cherche à rendre compte d'un Japon unique, à la fois transpercé par le temps et détaché de son époque, un Japon amaigri par la guerre, tordu par la poignée de main qu'il a été forcé de donner aux Américains; de l'autre un testament demandant à ce que cette même œuvre ne soit traduite qu'à partir de la traduction anglaise, de surcroît américaine.

Il a été question dans ce mémoire de différentes perspectives sur la traduction indirecte. Le cas de Singer a permis de relativiser les effets souvent jugés dommageables de la traduction indirecte sur le texte, et avec l'exemple des « belles infidèles », à les critiquer en mentionnant du coup les possibilités de contamination culturelle que peut entraîner cette pratique dans certains contextes. Vient alors le temps de réitérer la question que pose ce mémoire et par le fait même, présenter une troisième perspective sur la pratique. Et si la traduction-relais de *La mer de la fertilité* de Mishima ne représentait pas un réel risque d'altération du texte, mais qu'elle était en réalité bénéfique, que son recours permettrait à l'œuvre de voyager dans le monde sous une forme plus proche de la visée idéologique qu'elle porte?

Au sujet de *La mer de la fertilité*, « Mishima avait déclaré qu'il y avait dans cet ensemble romanesque l'essentiel de ce qu'il avait à dire » (Baatsch, 2006, p. 144). Et si l'on

ne peut résumer l'ensemble de l'œuvre de Mishima à quelques idées, l'on peut cependant considérer qu'elle a toujours été propulsée par un même moteur, celui même qui a motivé l'écriture de ses auteurs contemporains, celui d'un schisme vécu par l'ensemble d'une société. Pour Mishima, cependant, cette division identitaire et idéologique s'avère très souvent fatale. À titre d'exemple, *Le marin rejeté par la mer*, raconte l'histoire d'un marin prenant la décision de renier la mer, et par le fait même son identité, au profit de l'amour d'une femme, sur terre, ce qui inévitablement le mène à sa propre mort. *Le tumulte des flots* raconte l'histoire d'un jeune garçon tombé amoureux d'une jeune fille appartenant à un autre monde que le sien, une autre classe sociale; *Confession d'un masque* traite de l'impossibilité pour un jeune garçon d'affirmer son homosexualité dans le Japon de son époque. Voilà tous des récits où le personnage principal est aux prises avec une crise identitaire, divisé entre deux mondes, deux réalités. Il serait en fait possible d'énumérer plusieurs œuvres de l'auteur et d'y trouver cette même cassure, ce même paradoxe.

C'est précisément ce paradoxe qui est au cœur de la compréhension du phénomène de l'embargo Mishima, celui qui a divisé sa société entre son identité culturelle japonaise et l'influence grandissante de l'Occident par « l'invasion » américaine de l'après-guerre, comme si du jour au lendemain, l'identité japonaise ne pouvait être perçue par les Japonais eux-mêmes et par le reste du monde qu'à travers cette même influence, certes occidentale, mais surtout américaine.

La question que je pose ici est la suivante : *La mer de la fertilité*, sachant tout ce que l'on sait à propos de cette œuvre, aurait-elle été véritablement mieux diffusée si elle n'avait fait l'objet que de traductions directes? En d'autres mots, de par ses multiples paradoxes qui la constituent et qui l'ont fait naître, ne paraît-il donc pas normal que la traduction de cette œuvre se fasse aussi de manière paradoxale?

Cette question ne peut certainement trouver réponse unique et absolue. Elle apporte cependant un éclairage supplémentaire sur l'ensemble des problématiques entourant la traduction indirecte. Il a été vu que cette pratique est entourée d'une perception généralement négative et que son recours, du moins en littérature, devrait généralement être évité. L'idée voulant que le contexte socio-historique dans lequel une œuvre littéraire a été produite, et que des éléments thématiques et idéologiques majeurs de cette même œuvre appellent le recours à la traduction indirecte permet certainement de remettre en perspective un certain nombre des préjugés et tabous qui afflige cette pratique.

L'impossible post-mortem

Il semble à bien des égards que le Japon n'ait jamais véritablement réussi à enterrer le corps de Mishima. Depuis quarante ans, la pluie d'articles et d'analyses a, par la reconstruction factuelle et fictive de sa mort sanglante, raviné la terre qui couvrait la dépouille, révélant au monde un visage, à chaque fois, de moins en moins précis, déformé par le temps qui nous sépare désormais de l'homme et de l'Auteur. Cette mort spectacle nous a éloignés, de par son caractère énigmatique et ses justifications irrésolues, de ce que représentait et représente encore aujourd'hui l'apport de l'œuvre de Mishima à la littérature et à la traduction.

L'embargo sur *La mer de la fertilité* peut à certains égards représenter lui aussi un obstacle à la compréhension de l'œuvre, du moins, pour toute personne ne pouvant lire les originaux ou la traduction anglaise. Par contre, plutôt qu'un obstacle, je persiste à croire que, à l'instar des traductions des « belles infidèles », de la traduction-adaptation d'Isaac Bashevis Singer, et du contexte de traduction actuel comme passé, la traduction indirecte représente plutôt un phénomène qui n'est pas nécessairement « dommageable », mais qui apparaît en réaction à un contexte social, culturel et historique.

Bientôt, nous célébrerons le 50^e anniversaire de la mort de Mishima. Ainsi, si aucune clause supplémentaire n'est mentionnée au testament concernant la gestion des droits d'auteur, l'embargo sera levé. Un traducteur ou une traductrice francophone se risquera alors peut-être à la traduction directe de *La mer de la fertilité*. À quoi aurons-nous alors affaire? Serons-nous véritablement face à une « meilleure » traduction? Existe-t-il une chose telle qu'une meilleure traduction? Même à l'époque des « belles infidèles », dont les traductions sont aujourd'hui considérées comme altérantes, et par le fait même

« mauvaises », ces traductions étaient perçues comme justes et parfaitement recevables. Elles étaient pour l'époque, parce qu'elles répondaient à un ensemble de considérations stylistiques, morales et culturelles, de « bonnes » traductions. Ainsi, comme il a été mentionné, *La mer de la fertilité*, ne peut possiblement, dans le contexte socio-culturel unissant le Japon au reste du monde, avoir une autre forme de traduction que celle passant par le relais (américain). Ce n'est donc pas nécessairement la levée de l'embargo qui justifiera la traduction directe de *La mer de la fertilité*, mais plutôt l'affranchissement du Japon de son rapport de domination avec les États-Unis.

Bibliographie

Références

ASSOCIATION DES TRADUCTEURS LITTÉRAIRES DE FRANCE (ATLF). *Code déontologique du traducteur littéraire*. Disponible à : http://www.atlf.org/wp-content/uploads/2014/05/Association_Adherer_Code-de-deontologie.pdf [consulté le 12 septembre 2015].

AUGER, Pierre et Louis-Jean ROUSSEAU (1978). *Méthodologie de la recherche en terminologie*. Québec, L'éditeur officiel du Québec.

AUGUSTIN, saint (1951-1956). *Letters*. New York, Fathers of the Church.

BAATSCH, Henri-Alexi (2006). *Mishima, modernité, rite et mort*. Monaco, Éditions du Rochers.

BAKHTINE, Mikhaïl (1970). *La poétique de Dostoïevski*, Paris, Éditions du Seuil.

BARTHES, Roland (1984). *Le bruissement de la langue : essais critiques IV*. Paris, Éditions du seuil.

BELLOS, David (2011). *Is That a Fish in Your Ear? Translation and the Meaning of Everything*. New York, Faber and Faber.

BELLOS, David (2005). « The Englishing of Ismail Kadare: notes of a retranslator ». *The Complete Review Quarterly*, 6, 2. Disponible à : <http://www.complete-review.com/quarterly/vol6/issue2/bellos.htm> [Consulté le 2 février 2015].

BENJAMIN, Walter (1968). « The Task of the Translator » dans Walter Benjamin. *Illuminations*. Frankfurt, Suhrkamp, p. 69-82.

BERMAN, Antoine (1984). *L'épreuve de l'étranger*. Paris, Gallimard.

BERNIER, Norman (1966). « La traduction du japonais ». *Meta : journal des traducteurs/Meta : Translator's Journal*, vol. 11, n° 3, pp. 79-84.

BIELSA, Esperança et Susan BASSNETT (2009). *Translation in Global News*. London/New York, Routledge.

CHEVREL Yves, Annie COINTRE et Yen-Maï TRAN-GERVAT (2014). *Histoire des traductions en langue française : XVIIe et XVIIIe siècles*. Paris, Verdier.

CLASSE, Olive (2000). *Encyclopedia of literary translation into english : Volume I A-L*. Chicago, Fitzroy Dearborn Publishers.

- COINDREAU, Maurice-Edgar (1992). *Mémoires d'un traducteur. Entretiens avec Christian Giudicelli*, Paris, Gallimard.
- DE GRANDPRÉ, Chantal (1985). « La canadianisation de la littérature québécoise : le cas Aquin ». *Liberté*, vol. 27, n°3, (159), pp. 50-59.
- DELISLE, Jean (1980). *L'analyse du discours comme méthode de traduction*. Ottawa, Éditions de l'Université d'Ottawa.
- DELISLE, Jean et Judith WOODSWORTH (2007). *Les traducteurs dans l'histoire*, 2^e édition. Ottawa, Les Presses de l'Université d'Ottawa.
- DE MAN, Paul (1991). « Conclusions : "La tâche du traducteur" de Walter Benjamin ». *TTR : traduction, terminologie, rédaction*, 4, n° 2, pp. 21-52.
- DIAGNE, Momar Khary (1971). « De l'équivalence à l'adaptation ». *Meta : journal des traducteurs/Meta : Translator's Journal*, vol. 16, n° 3, pp.153-159.
- DOLLERUP, Cay (2000). « Relay and Support Translation » dans Andrew Chesterman, Natividad Gallardo, San Salvador et Yves Gambier, *Translation in Context: Selected Contributions from the EST Congress, Granada 1998*. Amsterdam/Philadelphia, John Benjamins, pp. 17-26.
- DUBUC, Robert (1992). *Manuel pratique de terminologie*. Linguatex éditeur, Brossard.
- E. THORNBURY, Barbara (2008). « America's Kabuki – Japan, 1952-1960 : Image Building, Myth Making, and Cultural Exchange ». *Asian Theatre Journal*, vol. 25, n° 2, pp.193-230.
- FLANAGAN, Damian (2015). « Yukio Mishima's enduring, unexpected influence ». *Japan Times*. Disponible à : <http://www.japantimes.co.jp/culture/2015/11/21/general/yukio-mishimas-enduring-unexpected-influence/#.VldaUYSCpTP> [consulté le 25 novembre 2015]
- FOWLER, Edward (1992). « Rendering Words, Traversing Cultures: On the Art and Politics of Translating Modern Japanese Fiction ». *Journal of Japanese Studies* 18, n° 1, pp. 1-44.
- GAMBIER, Yves (1994). « La retraduction, retour et détour ». *Meta : journal des traducteurs/Meta : Translator's Journal*, vol. 39, n°3, pp. 413-417.
- GAMBIER, Yves (2003). « Working with relay: an old story and a new challenge » dans Luis Pérez González, *Speaking in Tongues: Language across Contexts and Users*. València, Universitat de València, pp. 47-66.

GOUANVIC, Jean-Marc (2006). « Au-delà de la pensée binaire en traductologie : esquisse d'une analyse sociologique des positions traductives en traduction littéraire ». *TTR : traduction, terminologie, rédaction*, 19, n°1, pp. 123-134.

HASSAN, Ihab (1990). « The Burden of Mutual Perceptions : Japan and the United States ». *Salmagundi*, n° 85/86 (Hiver-Printemps) pp. 71-86.

HUNTER, Janet E. (1989). *The Emergence of Modern Japan : An Introductory history since 1853*. New York, Longman.

KEENE, Donald. (1960). *Modern Japanese literature, an anthology*. New York, 1st Evergreen.

KENEC'H DU, Tanguy (1980). « L'impossible nécessité ou la double trahison » dans Yukio Mishima, *La mer de la fertilité*, Paris, Gallimard.

LIE, Raymond S.C. (2000). « Indirect translation » dans Olive Classe, *Encyclopedia Of Literary Translation into English*. London/Chicago, Fitzroy Dearborn Publishers, pp. 708-709.

NAPIER, Susan J. (1989). « Death and the Emperor : Mishima, Oe, and the Politics of Betrayal ». *The Journal of Asian Studies*, vol. 48, n°1, (février), pp. 71-89.

NORICH, Anita. (2001) « Yiddish Book Center ». *Isaac Bashevis Singer in America : The Translation Problem*. Disponible à : <http://www.yiddishbookcenter.org/files/Norich.pdf> [Consulté le 3 octobre 2015].

ODIN, Steve. (1994). « Models of the social self in modern Japanese philosophy and G.H Mead's American pragmatism ». *American Journal of Theology & Philosophy*, Vol. 15, n° 3, (Septembre) pp. 241-255.

OE, Kenzaburo (1988). « Japan's Dual Identity : A Writer's Dilemma ». *World Literature Today*, Vol 62, n° 3, pp. 359-369.

OE, Kenzaburo et John NATHAN (1998). « The Sea of Language ». *Grand Street*, n° 63, pp. 208-218.

OE, Kenzaburo et Sanroku YOSHIDA (1988). « An interview with Kenzaburo Oe ». *World literature Today*, Vol 62, n° 3, pp. 369-374.

PARLEMENT EUROPÉEN. *Le multilinguisme au Parlement européen : une question d'interprétation!* Disponible en ligne à : <http://www.europarl.europa.eu/sides/getDoc.do?type=IM-PRESS&reference=20071017FCS11816&format=XML&language=FR> [Consulté le 23 août 2015].

PYM, Anthony (2011). « Translation research terms: A tentative glossary for moments of perplexity and dispute » dans Anthony Pym, *Translation Research Projects 3*, Tarragona, Intercultural Studies Group, pp. 75–110.

RAFFESTIN, Claude (1978). « La langue comme ressource : pour une analyse économique des langues vernaculaires et véhiculaires ». *Cahier de géographie du Québec*, vol. 22, n° 56, pp. 279-286.

RINGMAR, Martin (2007). « Roundabout routes : some remarks on indirect translations » dans Francis Mus, *Selected Papers of the CETRA Research Seminar*, Translation Studies 2006.

ROCHE, Geneviève (2001). *Les traductions-relais en Allemagne au XVIII^e siècle : des lettres aux sciences*. Paris, CNRS éditions.

ROSS, Christopher (2006). *Mishima's Sword*. Boston, Da Capo Press.

RYAN, Marleigh Grayer (1980). « Translating Modern Japanese Literature ». *Journal of Japanese Studies* 6, n° 1, pp. 49-60.

SOUYRI, Pierre-François (2010). *Nouvelle histoire du Japon*. Paris, Perrin.

TOMATSU, Reiko (2006). « A Computational Analysis of literary Style : Comparison of Kawabata Yasunari and Mishima Yukio », Brisbane, University of Queensland.

TOURY, Gideon (2012). *Descriptive Translation Studies and Beyond*, Philadelphia, John Benjamins North America.

TRIVEDI, Harish (2007). « Translating culture vs. cultural translation » dans *Translation: Reflections, Refractions, Transformations*. Édité par Paul St-Pierre et Prafulla C. Kar. Amsterdam; Philadelphie, John Benjamins Publishing Company.

UNESCO. *Recommendation on the Legal Protection of Translators and Translations and the Practical Means to improve the Status of Translators*. Disponible à : http://portal.unesco.org/en/ev.php-URL_ID=13089&URL_DO=DO_TOPIC&URL_SECTION=201.html [consulté le 3 octobre 2015].

VAN QUICKELBERGHE, Yvette (1995). « Lecture du texte et traduction littéraire : l'exemple de *Other Voices*, *Other Rooms* de Turman Capote » dans Andrew Sv. Vogeeler, *L'interprétation du texte et la traduction*, Peeters Louvain-la-neuve 1995. Louvain, pp. 11-26.

VENUTI, Lawrence (1991). « Genealogies of Translation Theory : Schleiermacher ». *TTR : traduction, terminologie, rédaction*, 4, n°2, pp. 125-150.

VENUTI, Lawrence (2004). *The Translator's Invisibility : A History of Translation*. New York, Taylor & Francis.

VERMEER, Hans J. (1998). « Starting to Unask What Translatology is About », *Target*, vol.10, n° 1, pp. 42-68.

WASHBOURNE, Kelly (2013). « Nonlinear Narratives : Paths of Indirect and Relay Translation ». *Meta : journal des traducteurs/Meta : Translators' Journal* vol. 58, n° 3, pp. 607-625.

XU, Jinazhong (2003). « Retranslation : Necessary or Unnecessary ». *Babel*, vol. 49, n° 3, pp. 192-202

YOURCENAR, Marguerite (1980). *Mishima ou la vision du vide*. Paris, Gallimard.

Corpus littéraire

MISHIMA, Yukio (1961). *Le pavillon d'or*. Traduit par Marc Mécréant. Paris, Gallimard.

MISHIMA, Yukio (1966). *Death in Midsummer, and Other Stories*. Traduit par Edward G. Seidensticker, Ivan Morris, Donald Keene et Geoffrey W. Sargent. New York, New Directions.

MISHIMA, Yukio (1969). *Le marin rejeté par la mer*. Traduit par Gaston Renondeau. Paris, Gallimard.

MISHIMA, Yukio (1969). *Le tumulte des flots*. Traduit par Gaston Renondeau. Paris, Gallimard.

MISHIMA, Yukio (1971). *Confession d'un masque*. Traduit par Renée Villoteau. Paris, Gallimard.

MISHIMA, Yukio (1980). *La mer de la fertilité*. Traduit par Tanguy Kenec'hdu. Paris, Gallimard.

MISHIMA, Yukio (1982). *The Sea of Fertility : Runaway Horses*. Traduit par Michael Gallagher. New York, Tuttle.

MISHIMA, Yukio (1982). *The Sea of Fertility : Spring Snow*. Traduit par Michael Gallagher. New York, Tuttle.

MISHIMA, Yukio (1982). *The Sea of Fertility : The Decay of the Angel*. Traduit par Edward G. Seidensticker. New York, Tuttle.

MISHIMA, Yukio (1982). *The Sea of Fertility : The Temple of Dawn*. Traduit par E. Dale Saunders, Cecilia Segawa Seigle. New York, Tuttle.

MISHIMA, Yukio (1983). *La mort en été*. Traduit par Dominique Aury. Paris, Gallimard.

MISHIMA, Yukio (1989). *Les amours interdites*. Traduit par René de Ceccatty et Ryōji Nakamura. Paris, Gallimard.

OE, Kenzaburo (1969). *A Personal Matter*. Traduit par John Nathan. New York, Tuttle.

OE, Kenzaburo (1970). *Une affaire personnelle*. Traduit par Claude Elsen. Paris, Stock.

Annexe

Échantillon de ma base de données

La base de données recense l'ensemble des textes d'auteurs japonais nés avant 1945 ayant été traduits en anglais et en français. Il s'agit de la première vague d'auteurs japonais d'après-guerre dont l'écriture témoignait de l'influence nouvelle et croissante de l'Occident sur la culture nipponne.

FRANÇAIS

Mishima, Yukio (1925 – 1970)

[retour](#)

Romans

- *Kinkakuji* (1956) *Le pavillon d'or* (1961) Publié chez Gallimard

Traduit du japonais par Marc Mécréant

- *Utage no ato* (1960) *Après le banquet* (1965) Publié chez Gallimard

Traduit du japonais par Gaston Renondeau

- *Gogo no eiko* (1963) *Le marin rejeté par la mer* (1968) Publié chez Gallimard

Traduit du japonais par Gaston Renondeau

- *Shiosai* (1954) *La tumulte des flots* (1969) Publié chez Gallimard

Traduit du japonais par Gaston Renondeau

- *Kamen no Kokuhaku* (1949) *Confession d'un masque* (1971) Publié chez Gallimard.

Traduit de la version anglaise (*Confession of a mask*) par Renée Villoteau

- *Hōjō no Umi* (1970) *La mer de la fertilité* (1980) Publié chez Gallimard

Traduit de la version anglaise (*The Sea of Fertility*) par Tanguy Kenec'hdu

- *Ai no Kawaki* (1950) *Une soif d'amour* (1982) Publié chez Gallimard

Traduit de la version anglaise (*A thirst for love*) par Léo Lack

- *Kinjiki* (1953) *Les amours interdites* (1989) Publié chez Gallimard

Traduit du japonais par René de Ceccatty et Ryōji Nakamura

- *Nikutai no gakko* (1964) *L'école de la chair* (1993) Publié chez Gallimard

Traduit du japonais par Yves-Marie et Brigitte Allieux

- *Ongaku* (1965) *La musique* (2000) Publié chez Gallimard

Traduit du japonais par Dominique Palmé

Recueils

- *La mort en été* (1983) Publié chez Gallimard

Traduit de la version anglaise (*Death in midsummer*) par Dominique Aury

- *Une matinée d'amour pur* (2003) Publié chez Gallimard

Traduit du japonais par Ryōji Nakamura et René de Ceccaty

- *Pèlerinage aux trois montagnes* (1998) Publié chez Gallimard

Traduit du japonais par Brigitte et Yves–marie Allieux

ANGLAIS

Mishima, Yukio (1925 – 1970)

[retour](#)

Romans

- *Shiosai* (1954) *The sound of waves* (1956) Publié chez A. Knopf

Traduit du japonais par Meredith Weatherby

- *Kamen no Kokuhaku* (1949) *Confessions of a mask* (1958) Publié chez News Directions

Traduit du japonais par Meredith Weatherby

- *Kinkakuji* (1956) *The temple of the golden pavilion* (1959) Publié chez A. Knopf

Traduit du japonais par Ivan Morris

- *Utage no ato* (1960) *After the banquet* (1963) Publié chez A. Knopf

Traduit du japonais par Donald Keene

- *Gogo no eiko* (1963) *The sailor who fell from grace with the sea* (1965) Publié chez A.

Knopf

Traduit du japonais par John Nathan

- *Kinjiki* (1953) *Forbidden colors* (1968) Publié chez A. Knopf

Traduit du japonais par Alfred H. Marks

- *Ai no Kawaki* (1950) *A thirst for love* (1969) Publié chez A. Knopf (Random House)

Traduit du japonais par Alfred H. Marks

- *Hōjō no Umi* (1970) *The sea of fertility : a cycle of novels* (1973) Publié chez Secker &

Warburg

Traduit du japonais par Michael Gallagher, E. Dale Saunders, Cecilia Segawa Seigle et Edward G. Seidensticker

- *Kinu to Meisatsu* (1964) *Silk and insight* (1998) Publié chez M.E. Sharpe

Traduit du japonais par Hiroaki Sato

Recueils

- *Death in midsummer, and other stories* (1966) Publié chez New Directions

Traduit du japonais par Edward G. Seidensticker, Ivan Morris, Donald Keene et Geoffrey W. Sargent

- *Acts of worship : seven stories* (1989) Publié chez Kodansha International

Traduit du japonais par John Bester